

LES PAS PERDUS
OU L'ENTRE-DEUX MONDE

EVANS & JANSEN

LES PAS PERDUS OU L'ENTRE-DEUX MONDE

Hiver 2023-2024

Sommaire

L'adieu de la vieille dame	9
Chaos imminent	17
Errances éthyliques	20
De la séparation des pouvoirs	24
Le passé refait surface	28
Le tribun populiste veut toujours sa part du gâteau	32
Présomption de culpabilité	36
Arrivisme impatient	39
Amours intéressées	42
Le destin est en marche	45
Fin de promenade	47
Les contrariétés s'accumulent	50
Confrontation de genres	53
Du bonheur à venir	58
Espoir de justice	62
Secousse tellurique	66
Fatalité impitoyable	69
Pas de génie sans folie	74
La chute de l'ange	79
Dérapiage contrôlé	82
Désillusions	87
Premiers pas	91
Tourment légitime	94
Fin de partie	97
Procès expéditif	101
Vanitas vanitatum	105
Jugement sans appel	108
Au bord du gouffre	110
Coup de grâce	112
Lueur d'espoir	117
Ô temps suspends ton vol	122
Les personnages	126

TROIS MOIS PLUS TARD

Le soleil se levait sur la campagne genevoise, augurant une nouvelle journée caniculaire. Il n'était pas tombé une goutte de pluie depuis plusieurs mois. La rare végétation qui avait survécu aux chaleurs étouffantes de l'été avait jauni et n'abritait plus aucune vie, ni insecte, ni oiseau. Le stress hydrique avait fait perdre à la plupart des arbres leur feuillage alors que le mois de septembre débutait à peine. Le Rhône coulait silencieusement dans son chenal de terre craquelée. Son débit était maintenu de façon artificielle par une gestion active des vannes du barrage de Chenebois, mais son niveau avait grandement baissé, découvrant tout au long de son parcours des berges caillouteuses.

Dans le silence de l'aube, à quelques mètres en aval du barrage, tout près de l'ancienne échelle à poissons devenue inutile car émergée, le corps d'une femme gisait parmi les roches, face contre terre, à moitié recouvert de sacs poubelles déchiquetés. Le buste, déformé par les effets conjugués de l'eau et du soleil, portait de nombreuses contusions.

L'ADIEU DE LA VIEILLE DAME

Le pasteur Favre n'avait encore jamais officié à la cathédrale Saint-Pierre. Célébrer le culte dans ce haut-lieu du protestantisme genevois était réservé aux pasteurs proches du Consistoire, ce qui n'avait jamais été son cas. Il s'était toujours considéré comme un pasteur de terrain. Après avoir mené à bien l'ascension périlleuse de l'escalier en colimaçon qui permettait d'accéder à la chaire, il dut s'arrêter pour reprendre son souffle et calmer son cœur affolé par l'immensité de la foule qui s'étendait jusqu'au narthex de l'imposante cathédrale.

Les funérailles de Madeleine Leroy avaient rassemblé autour de ses descendants directs, qui se résumaient à Augustin Leroy, son épouse et leur fils, toutes les familles genevoises et protestantes, parentes ou alliées des Leroy, ce qui remplissait déjà plus de la moitié de la nef. A ce premier cercle, s'étaient ajoutés les fidèles de la défunte impliqués comme elle dans les œuvres d'entraide, les associés des principales banques privées de la place et leur famille, ainsi que de nombreuses personnalités politiques, tous bords confondus. Il y avait aussi des journalistes envoyés pour couvrir cet événement incontournable de la vie mondaine locale.

Alors que les derniers accords du Grand Orgue *Metzler* résonnaient encore, le pasteur Favre leva les yeux pour quémander assistance au Seigneur. La vision de puissants rayons de soleil traversant les vitraux monumentaux qui représentaient la vierge à l'enfant, vestiges du passé catholique du lieu, lui donna du courage. Il interpréta ces traits de lumière comme la matérialisation de la présence immanente de Dieu :

- Mesdames et Messieurs, fils, petit-fils, belle-fille, cousins et amis de Madeleine, c'est dans la souffrance que nous nous tournons vers Dieu. Seigneur, je viens vers toi le cœur angoissé et te supplie de m'accorder la grâce nécessaire afin que je puisse chasser la nuit de mon cœur

et recevoir ta lumière. Sans tristesse, il n'y a pas de joie. Sans ombre, point de soleil. Puisse au plus profond de nos cœurs le courage et l'harmonie qui y ont été déposés par Celui qui est à la source de la vie, Dieu tout Puissant.

Le pasteur Favre marqua un temps d'arrêt. Madeleine lui manquait, son infinie bonté, sa détermination et surtout sa générosité. Il regarda le cercueil placé juste devant le chœur de la cathédrale, décoré d'une multitude de gerbes mortuaires barrées du nom de leurs généreux donateurs. Puis son regard s'attarda sur Augustin Leroy, l'héritier, assis au premier rang, entouré de sa femme et de son fils.

Le contraste avec ce que fut Madeleine était saisissant. La sobriété, qui avait été la marque distinctive des familles protestantes de la Cité de Calvin, avait disparu. Le pasteur sourit tristement, il lui sembla entendre Madeleine dire : « Mon fils est un parvenu ». Quand le *Lacrimosa* du Requiem de Mozart emplît l'espace, un frisson parcourut son corps. Il sortit de sa poche un mouchoir de tissu pour essuyer les larmes qui commençaient à brouiller sa vue.

À la fin du mouvement, le pasteur avait surmonté son émotion :

- Mes amis, nous sommes ici réunis pour honorer la mémoire de Madeleine Leroy, décédée dans son sommeil à l'âge de 95 ans. Vous tous ici qui l'avez connue, savez à quel point elle était généreuse. Mais nous ne connaissons malheureusement jamais l'origine de sa grande humanité, de son formidable amour pour son prochain. Elle a bien tenté de me dévoiler, quelques jours avant de mourir, l'événement auquel elle avait été confrontée dans son enfance et qui a guidé toute sa vie, mais son esprit n'était plus assez clair, je n'ai pas réussi à en saisir le sens. Cela restera donc un secret, Mesdames et Messieurs, un secret qui a forgé sa détermination et lui a fait faire le choix d'une vie consacrée à aider les plus faibles. Un sens immuable de justice sociale ! Un engagement humanitaire sans faille !

Emporté par sa ferveur, le pasteur Favre leva si violemment les bras au ciel qu'il perdit l'équilibre et se cogna légèrement l'arrière de la tête contre la paroi en bois de la chaire.

Augustin Leroy retint difficilement un mouvement d'humeur. Il ne savait pas si c'étaient les extravagances gestuelles du pasteur ou la teneur de son sermon qui l'irritaient le plus. Quel était ce secret dont il n'avait jamais entendu parler ?

Le pasteur Favre, qui avait saisi de ses deux mains le pupitre de bois, continuait :

- Cette femme, qui a mené tant de combats avec succès, a finalement perdu celui contre cette terrible maladie qui l'a peu à peu engloutie, et que l'on nomme Alzheimer. Dieu miséricordieux a préféré rappeler son enfant auprès de lui. Prions ensemble.

L'assemblée se leva et, les mains jointes, récita, avec le pasteur, le Notre Père.

- ... Ne nous soumetts pas à la tentation mais délivre-nous du Mal. Amen.

Après un temps de silence, le pasteur Favre reprit :

- Mesdames et Messieurs, avant de donner la parole aux proches de Madeleine, je vais m'acquitter d'une promesse que je lui ai faite et vous lire la lettre qu'elle a rédigée à votre attention.

Le pasteur montra à l'assemblée une feuille pliée en quatre qu'il ouvrit avec application. Augustin Leroy s'agita sur sa chaise. Le pasteur ne lui avait pas parlé de cette lettre lorsqu'ils avaient revu ensemble le déroulement de la cérémonie.

Le pasteur s'éclaircit la voix et se mit à lire :

- « Mon fils, mes amis, je suis heureuse de m'imaginer entourée par vous tous, émue par votre présence. Merci d'être là pour moi. J'ai enfin réussi à tous vous réunir malgré vos petites querelles. »

Il y eut quelques rires étouffés dans la salle. Augustin Leroy ne desserrait pas les dents.

- « A l'aube de ma mort, je me demande si notre société n'a pas perdu le sens de la mesure et cela m'inquiète. Par

exemple, mon fils Augustin a fait un parcours exemplaire, de très bonnes études, un bon mariage. Et il a assumé ses responsabilités familiales en devenant associé de la Banque Leroy. Fils, cher Augustin, tu as été notre fierté à ton père et à moi. Mais sans doute en voulant trop bien faire, tu as dépassé ce que nous attendions de toi. Tu t'es laissé gagner, comme beaucoup d'autres de ta génération, par l'amour du luxe et du superflu. Est-ce qu'une montre de plus, une voiture de plus, une résidence de plus sont les seuls objectifs que l'on doit se fixer ? Ce monde matérialiste d'objets futiles et de technologie inutile heurte mes principes. »

Augustin fixait le pasteur Favre, sa mère avait perdu la tête et cet imbécile l'avait confortée dans sa folie. Ne se rendait-il pas compte à quel point c'était déplacé de lui faire une leçon de morale en public !

La journaliste de Léman Télévision, Anne Meyer, qui était assise au fond de la salle, dressa l'oreille. Allait-il enfin se passer quelque chose qui pourrait justifier le temps qu'elle était en train de perdre sur la préparation du journal télévisé du soir ? Elle regretta d'avoir, par respect, laissé son cameraman à l'extérieur de la cathédrale. Elle enclencha la caméra de son téléphone portable et sans se cacher, l'orienta vers le pasteur, au-dessus de l'assemblée.

- « ... J'espère mon cher Augustin que tu vas te ressaisir maintenant que je ne suis plus là et que, comme dépositaire de la tradition de notre famille, tu vas respecter mes dernières volontés : donner la moitié de mon terrain à l'Association genevoise d'aide aux Roms, l'AGAR, afin de servir ceux qui en ont le plus besoin et que ce lieu qui m'a apporté tant de joie, ne devienne pas, comme l'est devenu le reste du quartier, une façade fastueuse vide de sens. »

On entendit des chuchotements dans la salle.

Le député Vincent Bertau, qui était venu surtout pour être vu, s'épongea le front. Des gouttes de transpiration lui coulaient dans les yeux. En cette fin de mois d'août, l'atmosphère était

étouffante dans la cathédrale. Les nuits n'étaient plus assez fraîches pour évacuer la chaleur accumulée dans les vieilles pierres au cours de la journée et des mois précédents.

Il se passa une main moite dans les cheveux et chuchota à l'oreille de la députée Catherine Piguet, qui était assise à côté de lui :

- Dingue cette vieille ! Du fond de son tombeau, elle arrive encore à nous gonfler avec ses Roms !

Le regard de mépris que Catherine Piguet lui jeta le fit sourire.

- « ... Et grâce au vote du parlement, la construction du refuge peut démarrer. Les Roms de passage auront de quoi se reposer, se soigner et s'instruire. »

On entendit des murmures admiratifs dans le public. Augustin, lui, se tordait les mains. Comment faire taire ce stupide pasteur !

Enfin, le pasteur Favre replia lentement la lettre et conclut :

- Quelle tristesse de penser que Madeleine ne verra pas la concrétisation de son si beau projet ! Mais qu'elle soit un exemple pour nous tous ici réunis. Je passe maintenant la parole à son fils, Augustin Leroy.

Augustin enrageait mais se contenait. Il se leva et prit place devant le cercueil de Madeleine, sous la chaire. Là, face à cette foule de visages familiers, amis mais aussi concurrents et envieux, il dut décrocher un bouton de la veste de son costume trois pièces anthracite pour mieux respirer.

- Mesdames et Messieurs, chers amis, je vous remercie d'être venus aussi nombreux.

Sa voix, qui résonna dans la cathédrale, lui parut fluette et peu virile. Décidément, tout sonnait faux.

- Je ne suis pas très doué pour exprimer mes sentiments, en tous cas pas aussi doué que le pasteur Favre. Je vais plutôt vous lire un poème que ma mère et moi avions l'habitude de réciter ensemble, en mémoire d'Eugène Leroy, mon regretté père.

Comme un arbre,

Nous te voulions invincible.

Dans la tourmente, tu nous tendais les bras.

*Tu étais toujours si paisible,
Comme un arbre, tu as tissé des liens si forts,
Noué des attaches si solides.
Dans la nuit, tu nous donnais la main.
Dans le silence, tu nous ouvrais ton cœur.
Aujourd'hui, les saisons te rappellent
Et nos chemins se croisent, sans jamais se quitter.
Comme un arbre liant la terre au ciel,
Les souvenirs reviennent,
Racines de la vie.*

La salle resta silencieuse. Augustin retourna s'asseoir alors que le *Cum Dederit* de Vivaldi donna un accent dramatique aux mots qui venaient d'être dits. Augustin se pencha vers son épouse et lui demanda à voix basse :

- Ça va, j'ai été comment ?
- Tu as été parfait, comme d'habitude mon chéri, lui murmura-t-elle en lui prenant la main.

Le pasteur Favre appela ensuite d'autres membres de la famille à venir s'exprimer. Les cousins et petits-enfants se rappelèrent les merveilleux moments qu'ils avaient vécus avec la vieille dame, souvent indissociables du cadre féerique de la propriété familiale de la *Belle-Vue*.

Enfin, le pasteur Favre donna les consignes pour la sortie de l'église. La cérémonie était finie.

Vincent Bertau poussa un soupir de soulagement :

- Vivement qu'on puisse sortir de ce four !

Il se rassit de mauvaise grâce quand le pasteur reprit la parole :

- Mesdames et Messieurs, avant de partir et en hommage à cette femme mue par l'amour de son prochain qu'a été Madeleine Leroy, j'aimerais que vous preniez la main des personnes assises à vos côtés afin de partager la paix du Christ.
- Elle nous aura rien épargné la vieille, pesta Bertau en prenant de mauvaise grâce la main que Catherine Piguët lui tendait.

Les nombreux « la paix du Christ » échangés emplirent la cathédrale. Lorsque le silence fut revenu, le pasteur Favre

reprit la parole :

- Psaume numéro quatre.

Fils des hommes,

Jusqu'où irez-vous dans l'insulte à ma gloire,

L'amour du néant et la course au mensonge ?

Sachez que le Seigneur a mis à part son fidèle,

Le Seigneur entend quand je crie vers lui.

Mais vous, tremblez, ne péchez pas ;

Réfléchissez dans le secret, faites silence.

Offrez les offrandes justes

Et faites confiance au Seigneur.

Paix et Justice ! Amen.

La salle répéta « Amen ! »

Le pasteur bénit l'assemblée, qui, selon les instructions reçues, sortit de la cathédrale en passant devant le cercueil, puis devant la famille. En progressant entre les bancs, Vincent Bertau écrivit un message à Albert Malasicura pour lui demander de le retrouver au siège du Parti de la liberté dix minutes plus tard. Catherine Piguet leva les yeux au ciel en entendant biper le téléphone du député. Vincent lui fit un clin d'œil avant de lire la réponse d'Albert : « Trop bourré, je te verré une autre foi ».

Quand l'église fut enfin vide, Augustin et sa famille sortirent à leur tour. Jacques Piémont, député de la même formation qu'Augustin et ami de longue date de la famille, dut s'y reprendre à deux fois pour obtenir l'attention des proches et amis qui, contents de se trouver réunis, discutaient sur le parvis. Il les invita, au nom de son ami Augustin, à se joindre à la famille pour une petite collation à la *Belle-Vue*, dans la commune de Colière. Il indiqua le chemin pour s'y rendre et annonça qu'un parking avait été aménagé à l'entrée du village pour les invités.

Sous le porche de la cathédrale, le pasteur Favre, encore ému, serra longuement la main d'Augustin dans les siennes. Il ne pouvait pas aller à Colière mais avait hâte de continuer avec le fils le beau projet qu'il avait commencé avec la mère. Il suggéra de fixer un rendez-vous.

Augustin promet de l'appeler au plus vite et, machinalement, le remercia pour le prêche. Puis, suivi de son épouse et de son fils, il descendit les marches, pour s'engouffrer dans une Rolls *Spectre full electric*, qui démarra aussitôt en silence.

CHAOS IMMINENT

Les coudes appuyés sur la table de la cuisine, Catherine Piguet était plongée dans la lecture d'un volumineux rapport. Elle n'entendit pas Marius approcher.

Quand il mit la main sur son épaule, elle lui sourit.

- J'ai terminé pour ce soir, lui dit Catherine, en fermant son dossier.

Marius fit le tour de la table et débarrassa les assiettes qu'il mit dans le lave-vaisselle. Il se servit un verre de vin puis regarda sa montre :

- Il est presque vingt et une heure, il me semble que ça prend de plus en plus de temps pour le mettre au lit.
- C'est samedi soir, il peut se coucher plus tard.
- Mais c'est bon, il dort. Il a encore voulu que je lui lise l'histoire de ce petit garçon qui fuit seul son pays à cause des inondations, je me demande si c'est une bonne idée de la lui lire juste avant de dormir. Elle est triste cette histoire.

Catherine soupira :

- Elle est triste mais malheureusement, c'est le monde dans lequel il va vivre.

Marius s'assit en face d'elle et dit avec malice :

- A moins qu'on arrive à contenir le réchauffement climatique. Tu as vu l'engouement pour cet Elon Smug ? Il est incroyable ce gars, il obtient des financements pour tous ses projets.
- Moi, je m'en méfie plutôt. Je ne suis pas sûre d'avoir compris cette histoire de transformation du CO₂ de l'état gazeux à l'état liquide pour reconstituer les réserves de pétrole, comme on nous le rabâche dans les médias.
- En tous cas son histoire de bactéries « mangeuses de pétrole », c'est génial ! C'est quand même grâce à ça que la fuite des réservoirs du *Miracle of the Ocean*, la semaine passée, a pu être biorémediée.
- C'est vrai que l'effet des bactéries Alcanivorax est intéressant. D'après ce que nous a expliqué le spécialiste

des questions énergétiques du parti, les recherches réalisées sur ces bactéries ont eu lieu dans des bassins avec une acidité constante, alors que les océans, eux, s'acidifient à cause de l'augmentation des températures. Il semble que les scientifiques craignent qu'elles se développent de façon beaucoup plus anarchique que prévu.

- Il a quand même obtenu l'accord du MIT !
- J'ai de la peine à croire au miracle de la science... Tu me sers un verre ? J'ai besoin d'un remontant, ma mère m'a appelée pendant que tu couchais Louis.
- Ah, elle voulait quoi ?
- Reparler de l'adoption.

Marius leva les yeux au ciel.

- J'imagine qu'elle est toujours aussi négative et qu'elle est revenue sur le risque insensé que l'on prend, comme elle dit.
- Elle pense qu'on est dans le déni.

Catherine s'appuya au dossier de la chaise.

- Quand je lui ai dit que c'était trop tard, que le service nous avait appelés hier pour nous dire que tout était en ordre et qu'ils nous contacteraient dès qu'il y aura un enfant à placer, elle s'est carrément fâchée.
- Et ? Tu as réussi à mettre fin à la conversation ?
- Au contraire, je me suis emportée ! Je lui ai dit qu'on était trop nombreux sur cette planète, qu'il y avait de plus en plus d'enfants qui étaient dans la misère.
- Et je parie que tu lui as aussi parlé de la boîte à bébé qui vient d'être installée à l'hôpital ?

Catherine acquiesça.

- Je ne sais pas pourquoi, j'espère toujours qu'elle puisse nous comprendre.
- Mais c'est peine perdue.
- Et puis on est passé à son autre sujet favori, ton congé paternité d'un an. J'ai eu droit à la rengaine habituelle sur ton manque d'ambition, sur ta carrière qui ne décolle pas.
- Tu ne crois pas qu'elle radote un peu ta mère ?

- Oui, elle tourne en boucle toujours sur les mêmes sujets. Catherine soupira. Marius fit le tour de la table et se mit à lui masser les épaules, ce qui détendit immédiatement la jeune femme. Douze ans de vie commune et il lui faisait toujours le même effet. Elle, qui longtemps avait considéré le couple comme une convention sociale, s'étonnait encore d'avoir fait un si long chemin avec lui. Il était entré dans sa vie de façon naturelle, et s'était imposé comme une évidence. Si elle envisageait de façon aussi sereine cette nouvelle aventure que serait l'adoption d'un enfant, c'était parce qu'elle savait qu'elle pouvait compter sur lui. Marius prit le menton de Catherine dans la paume de sa main :

- J'aime ce regard.

Catherine se leva et ils s'enlacèrent.

ERRANCES ÉTHYLIQUES

Debout devant le miroir fixé au dos de la porte d'entrée de son studio, Albert Malasicura se scrutait, dubitatif. Il changeait de pose, jambe droite en avant les pouces accrochés à la ceinture, ou plutôt les jambes écartées, mains sur les hanches. Il hocha de la tête, il ne se bonifiait pas en vieillissant. Au contraire, il lui semblait que ses épaules s'étaient rétrécies, que ses joues s'étaient allongées, que son teint était encore plus gris que d'habitude. Il grimaça, la seule touche de couleur de ce tableau déprimant était la rosacée sur ses joues.

En passant la main dans ses cheveux pour recoiffer les mèches sales qui lui tombaient sur le front, il détourna violemment la tête. Avec cette allure, quelle femme pourrait vouloir de lui ?

- Fait chier ce Bertau, c'était bien pratique de pouvoir aller dire un petit bonjour à Dana de temps en temps. Pas près de retrouver un si beau petit brin de fille sans devoir payer.

D'ailleurs Bertau, il était où ? Sans doute avec ses nouveaux copains pleins de thunes.

Albert ne les aimait pas ceux-là, il ne se sentait pas à l'aise en leur présence. Il avait l'impression que Bertau le tenait à l'écart, comme s'il avait honte de lui.

Albert saisit son téléphone et composa le numéro de son ami. Pas de réponse.

- Mais qu'est-ce qu'il fout ? J'espère qu'il n'est pas en train d'essayer de me baiser. Il a tort, moi je suis un fidèle, il peut compter sur moi alors que ce faux-cul d'Augustin, à la première occasion, il le lâchera ! Il n'y a que Bertau qui ne s'en rende pas compte.

Albert repensa avec nostalgie à l'époque où Vincent et lui étaient inséparables et où ils discutaient au bar de l'Inside avec des clients qui critiquaient la politique de gauche menée par la Ville de Genève. Un soir Bertau avait décidé de créer un parti qui reprendrait les revendications qu'ils entendaient, qui

serait proche des préoccupations des gens. Albert n'avait d'abord pas trouvé l'idée enthousiasmante mais quand son ami lui avait proposé d'être son vice-président, il avait vu l'occasion de devenir enfin « quelqu'un ». Et jusqu'ici, il n'avait jamais regretté d'avoir accepté.

Il composa à nouveau le numéro de son ami. Toujours pas de réponse. Il jura. Il le verrait tout à l'heure, à la session de rentrée du Grand Conseil. Sa montre indiquait vingt heures, il avait encore trente minutes. Il devait y présenter une proposition pour « mettre fin au harcèlement de l'État contre les automobilistes ». L'idée était d'interdire les contraventions, tout simplement. C'était un peu con, il le savait et Bertau aussi. Mais Vincent voulait tenter quelque chose pour remobiliser son électorat, un peu sonné par les mesures qui venaient d'être prises pour encourager la mobilité douce face au risque de pénurie de pétrole. Et puis c'était parfait pour cliver tout de suite le parlement après deux mois d'interruption estivale.

Albert s'assit sur le canapé défoncé qui remplissait presque toute la pièce. Il resta là immobile quelques minutes, enfonçant ses doigts dans le trou de la housse du dossier aux motifs délavés pour en sortir des morceaux de mousse. « C'est quand même bizarre que Bertau ne me rappelle pas. »

Puis comme mu par une urgence, il se leva et ouvrit la porte du congélateur, posé sous le minuscule plan de travail, à côté de deux plaques de cuisson électriques. Il en sortit une bouteille de vodka. Il but une grosse gorgée à même le goulot avant de la remettre en place et de refermer la porte.

Il vérifia sur son téléphone que l'enceinte était connectée et lança le dernier morceau écouté. La voix de Johnny Hallyday emplissait la pièce.

- Quoi ma gueule ! Qu'est-ce qu'elle a ma gueule !

Albert chanta à tue-tête en brandissant une guitare imaginaire devant lui, comme s'il se trouvait sur scène, face à un parterre de fans. Il ferma les yeux. Peut-être aurait-il mieux fait de rester dans les services de renseignements fédéraux. Il se revoyait, la trentaine, au volant de sa voiture de fonction,

sillonant le pays pour fouiner, de Bâle à Zurich en faisant des petites escapades au Tessin, à Chiasso, à Locarno. À l'époque, il avait développé son petit réseau, ses petites habitudes, le restaurant *Alpensee* au bord du lac de Côme, le motel de Pratteln et Leona, la gérante ... Albert sourit. Elle n'était pas belle comme Dana mais lui donnait du plaisir sans contrainte et sans se faire payer. Il se demanda ce qu'elle était devenue, puis il se demanda aussi ce qu'était devenu le vendeur d'assurances, toujours en vadrouille comme lui, avec qui il s'était lié d'amitié. Il regrettait cette époque et surtout ce matin d'hiver où, après moins d'un an en poste, il avait été convoqué par le service des ressources humaines. On lui avait annoncé qu'il ne suivait pas bien les instructions malgré le fait qu'on les lui ait répétées souvent, qu'il n'était pas payé pour se balader et qu'il ne parlait qu'une des quatre langues nationales. Albert avait accepté de démissionner pour pouvoir partir avec six mois de salaire.

Dans l'immeuble, quelqu'un tapa contre la tuyauterie des radiateurs. Albert, hébété, chercha du regard d'où pouvait provenir le bruit, avant de se mettre à sautiller sur place en mimant un boxeur.

- Saleté de voisin du premier ! Je t'attends, viens, viens !
Enfoirés de fédéraux ! cria-t-il en direction du sol.

Quand la deuxième chanson de sa sélection, *ma gonzesse* de Renaud, démarra, il était en sueur. Il déboutonna sa chemise et s'affala dans le canapé.

Et si Bertau voulait se la jouer perso ? S'il allait lui faire porter le chapeau pour le meurtre de Dana ? Cette fois, Bertau avait déconné et Albert n'avait toujours pas bien compris pourquoi il était allé jusque-là. Un meurtre bordel ! C'était autre chose que leurs petits accommodements habituels. D'ailleurs leur relation s'était détériorée depuis.

Il secoua la tête pour chasser ces pensées. Bertau et lui, c'était à la vie, à la mort ! D'ailleurs, ce couteau, qu'il n'avait pas fait disparaître comme Bertau le lui avait pourtant demandé, il allait s'en débarrasser. Et voilà.

Il retourna chercher la bouteille de vodka. Il jura en constatant

qu'elle était presque vide. Il la finit d'un trait et la jeta dans l'évier.

Il regarda sa montre :

- Meeerde ! Vingt heures quarante !

Il se précipita sur le palier et appela l'ascenseur, en appuyant plusieurs fois sur le bouton. Il grogna en voyant à ses pieds les notes pour son discours éparpillées sur le palier. Il se pencha pour les ramasser. Il les empila en vrac. Au moment de se relever, le sol se déroba, il dut s'appuyer contre le mur. Quand il retrouva son équilibre, l'ascenseur n'était plus là. Il frappa du poing à plusieurs reprises contre la porte. À nouveau, il regarda sa montre et jura.

Arrivé dans la rue, il tâta la poche de son pantalon et ne trouva pas les chewing-gums qu'il aurait pourtant juré avoir mis là peu de temps auparavant. Il souffla dans ses mains :

- Merde, ça chlingue, il faut vraiment que je passe au pastis !
Il partit en titubant en direction du parlement.

DE LA SÉPARATION DES POUVOIRS

- Madame le Procureur général, chère Dominique, comment allez-vous ?
- Fort bien, Monsieur Piémont, et vous ?

Dominique Bidaux était une figure du Palais de Justice. Elle avait la cinquantaine, les cheveux gris coupés en brosse et portait des lunettes à monture imposante. Elle était vêtue d'un de ses nombreux tailleurs-pantalons de couleur sombre. Elle repoussa le clavier de son ordinateur et posa ses pieds, déchaussés, sur le bureau.

Il était à peine sept heures du matin et elle était à son bureau depuis déjà presque une heure, à tenter de trouver une solution pour pallier le manque d'effectif du Palais. Cet appel lui permettait de repousser encore cette tâche qu'elle estimait indigne d'elle et en même temps, elle n'appréciait pas les téléphones du chef de groupe du parti républicain. Elle lui devait son élection, elle le savait, mais elle aurait aimé dorénavant pouvoir faire son travail en toute indépendance.

Comme elle le pressentait, Jacques Piémont lui parla d'un projet de loi débattu au Grand Conseil qui proposait de condamner les banques genevoises qui auraient encore des actifs liés au pétrole, non seulement dans leur propre portefeuille, mais aussi dans ceux de leurs clients. Il considérait ce projet absurde et exagéré mais, comme il avait été déposé par la très populaire Catherine Piguet de la ligue de gauche, Piémont avait peur qu'en cas de rejet du parlement, ce qui était probable vu la majorité bourgeoise de l'assemblée, un référendum ne soit lancé et ne se transforme en un succès de la gauche et des syndicats.

- Que pensez-vous ? Si un tel projet de loi devait être adopté par le peuple, est-ce que vous en feriez votre cheval de bataille, en fixant des règles d'application strictes ?
- Premièrement, je vous rappelle que bien qu'étant tous affiliés à un parti politique, les magistrates et les

magistrats du pouvoir judiciaire et a fortiori la procureure générale doivent veiller à une application de la justice strictement identique pour tous les justiciables. Cela étant dit, si j'étais vous, je ferais tout pour éviter une votation populaire et je négocierais au Grand Conseil un contre-projet acceptable. Maintenant, si la loi devait passer, ce ne sera pas facile de minimiser sa portée. Il y a d'abord l'exemple luxembourgeois qui a fait grand bruit et de plus, la Suisse est dans le collimateur de l'OCDE. Il me sera difficile d'en faire abstraction.

- Je vous rappelle quand même, chère Madame, que dans notre parti, qui a massivement soutenu votre candidature à ce poste, il y a beaucoup de professions libérales, beaucoup de banquiers et qu'ils ne comprendraient pas un acharnement de la justice à leur égard.
- Je vous entends bien, cher Monsieur Piémont, mais il vaudrait mieux que vos amis comprennent que c'est la fin d'une époque et qu'ils agissent en conséquence, même si je sais qu'en Suisse on est toujours lent. Rappelez-vous la mort du secret bancaire...
- C'est une fin de non-recevoir ?
- C'est un conseil que vous êtes libre de suivre, ou non.
- Je suis déçu de votre attitude, mais sûrement moins que ne le seront mes amis banquiers ! Je vais tenter de leur expliquer votre point de vue, mais ils vont sans doute regretter votre prédécesseur, un homme fin avec lequel il était plus facile de discuter. Je vous souhaite une bonne journée, Madame le Procureur.

Dominique voulut rétorquer « Madame la Procureure », mais elle se contenta de répondre d'un ton affable :

- De même, Monsieur Piémont. Passez une bonne journée. Elle raccrocha. Elle avait besoin d'air. Elle ouvrit la haute fenêtre avec vitrage à carreaux qui donnait sur la cour du Palais de Justice. Elle vit aller et venir des groupes d'avocats en robes noires dans ce qui avait été initialement le cloître d'un couvent. Quelques policiers vaquaient, en bras de chemise, l'air désœuvré. On entendait le bruit de leurs pas

résonner sur les pavés en pierre de Meillerie, amplifié par les hauts murs du Palais qui dominaient la place.

Dominique sortit une flasque du tiroir du bas de son bureau et but une gorgée, avant de la remettre en place et de refermer le tiroir avec les pieds.

- Mais quel connard ! murmura-t-elle.

Elle regarda son téléphone portable posé sur son bureau et lu les dernières notifications reçues des médias locaux : « Plein succès pour les bactéries d'Elon Smug ! Marée noire évitée aux Bahamas », puis se mit à parcourir frénétiquement ses photos. Elle remonta dans l'album jusqu'en août dernier. Elle s'arrêta sur une photo d'Anne Meyer devant le bûcher du premier août à Colière.

Dominique sourit. Elle ne s'expliquait pas la passion que la journaliste avait éveillée en elle. Le souvenir de leurs corps enlacés la fit frémir de désir.

La première fois où elles s'étaient embrassées lui revint en mémoire. C'était après un débat télévisé consacré à la surcharge de travail du pouvoir judiciaire. Dominique avait accepté qu'Anne la raccompagne en voiture. Arrivées au bas de l'immeuble, elle avait senti la main d'Anne se poser sur sa cuisse. Cette main l'avait électrisée. Pour la première fois de sa vie, elle avait désiré une femme. Cela faisait pourtant de nombreuses années que les deux femmes se côtoyaient, lors de cérémonies officielles, lors de débats télévisés ou d'émissions de radio. Dominique avait toujours admiré Anne, son indépendance, son charisme, son esprit vif mais jamais elle n'avait imaginé qu'il pourrait un jour y avoir une relation intime entre elles. Elle lui avait demandé de lui promettre que leur relation resterait secrète et Anne avait accepté. La nuit qui avait suivi était à jamais gravée dans sa mémoire, tout avait été si parfait.

Elle eut soudain envie d'appeler Anne mais elle n'en fit rien. La journaliste pouvait être cassante quand on la dérangeait. Dominique résista à l'envie de reprendre une gorgée d'alcool. À défaut, elle écouta le dernier message d'Anne sur sa messagerie vocale. Au moment où elle allait l'écouter pour la

quatrième fois, son téléphone fixe sonna. De mauvaise grâce, elle décrocha. De toute façon, Anne venait manger chez elle le soir même.

Dominique se redressa. C'était l'inspecteur Schmidt. Il parlait fort et paraissait essoufflé. Il lui annonça qu'un corps avait été découvert au barrage de Chenebois. Il s'agissait d'une femme, jeune. Elle avait été retrouvée emballée dans des sacs poubelles, il y avait suspicion d'assassinat. La présence d'un procureur était requise.

- C'est pas beau à voir, les sacs ont percé. Ça fait sans doute plusieurs mois qu'elle est morte.

LE PASSÉ REFAIT SURFACE

Dominique Bidaux gara son scooter au bord de la route, sur l'herbe. Elle posa son casque sur le rétroviseur. Le soleil venait d'en face et lui fit plisser les yeux. Elle sortit le clip solaire qu'elle gardait toujours dans son sac à main et le fixa à la monture de ses lunettes. Une vingtaine de mètres plus bas, au bord du Rhône, une tente blanche avait été montée. Un homme et une femme en uniforme de police avaient commencé à graver le remblai en direction de la nouvelle arrivante. Dominique leur fit signe de s'arrêter. Elle allait descendre les rejoindre.

- Faites attention, la terre est desséchée, lui cria la policière en utilisant ses mains comme porte-voix.

Après s'être identifiés, les inspecteurs Schmidt et Müller escortèrent la procureure générale sous la tente.

- Comment cela se fait-il que vous vous déplaciez en personne, Madame le Procureur général ? dit Schmidt en retenant le pan de plastique de la porte de fortune pour que Dominique puisse entrer sans se courber.

Dominique le toisa.

- LA procureure générale, se contenta-t-elle de répondre. Elle n'avait aucune envie de partager avec ce policier les problèmes de gestion d'effectif auxquels elle était confrontée, ni de reconnaître qu'elle n'avait pas demandé assez de postes de procureurs supplémentaires, au vu des tensions sociales grandissantes qui paralyseraient bientôt le système. Aux actes de sabotage toujours plus nombreux sur les camions-citernes et les stations d'essences, s'ajoutaient des altercations dans les bars et les discothèques qui finissaient de plus en plus souvent par des blessés graves. Sans parler des nombreuses manifestations sur le domaine public, pas toujours organisées de façon légale, qui se terminaient parfois en pugilat. La justice était au point de rupture et Dominique Bidaux devait s'impliquer personnellement de plus en plus souvent si elle ne voulait pas que tout cela dégénère en mutinerie généralisée.

Sous la tente, qui s'était déjà transformée en fournaise alors qu'il n'était pas encore midi, des êtres en combinaison intégrale blanche s'affairaient. Dominique dut refouler une violente envie de vomir à la vue du corps. Il avait été gorgé d'eau puis desséché. Un mélange écoeurant entre pourriture et brûlure. Le visage semblait reposer sur de la paille qu'on imaginait mal avoir été un jour des cheveux. Une blessure bleu délavé s'étalait sur le thorax. Les jambes étaient emprisonnées dans des lambeaux de plastique noir.

- Vous me faites le topo? demanda Dominique à l'inspectrice Océane Müller.
- Avec plaisir, Madame la Procureure générale. Un promeneur a découvert le corps ce matin. C'est parce que le Rhône est cette année en étiage sévère que le corps a fait surface.
- Ce que cette intello d'Océane veut dire, coupa Schmidt, c'est que, sans la sécheresse que nous avons connue cet été et qui s'éternise en ces premiers jours de septembre, le corps n'aurait pas été trouvé, il a dû être jeté du barrage. Il était bien lesté et il est resté là où il est tombé. C'est l'eau qui s'est retirée. Pfutt ! Pas de bol pour l'assassin !
- Comment se fait-il que les sacs poubelles soient déchirés ?
- Vas-y, réponds, dit Océane à Schmidt, avec un mouvement d'humeur.

Schmidt s'exécuta :

- Ce sont sans doute des bêtes, des corneilles qui ont dû être attirées par l'odeur.
- Avez-vous trouvé des papiers sur elle ?
- Non rien, pas de sac non plus.
- Pas de portable non plus alors ?
- Non, pas de portable. Rien qui nous permette de savoir de qui il s'agit.
- Faites comparer sa photo et ses empreintes au casier, on ne sait jamais, peut-être était-elle fichée chez nous.
- Bien, ce sera fait.
- Où est le promeneur qui a découvert le corps ?

- Il est là, dehors, on lui a dit de rester.
- Inspecteur Schmidt, allez recueillir son témoignage et laissez-le partir ensuite.

Schmidt partit en maugréant.

- Où est le médecin légiste, inspectrice Müller? dit Dominique.

Océane l'emmena vers un être rond et jovial, qui dit :

- Madame la Procureure générale, quel honneur de vous voir ici.
- Je vous écoute, docteur.
- Il s'agit d'une jeune personne de vingt-cinq ans tout au plus, mesurant dans les un mètre septante et pesant une cinquantaine de kilos. Elle avait l'air d'avoir été en bonne forme physique. La mort remonte à plusieurs mois. Je dois faire l'autopsie mais il semble évident que la cause de la mort est cette blessure à l'abdomen. Un objet long et tranchant, un couteau probablement, je vous ferai une empreinte.
- Des traces de lutte ?
- Apparemment, on lui a saisi avec fermeté les poignets avant de la poignarder.
- Des signes d'agression sexuelle ?
- Non, il ne semble pas. Je ferai quand même les prélèvements au labo.
- Autre chose à signaler ?
- Non, je vous ferai un rapport complet au plus vite.
- Merci docteur. Je vous laisse travailler. Quand vous aurez fini, vous pourrez lever le corps.

Dominique sortit de la tente. Océane Müller lui emboîta le pas. Hans Schmidt les rejoint, il en avait déjà fini avec le témoin.

- Madame le Procureur général, vous voulez que je vous aide à remonter le talus ? demanda-t-il.

Dominique lui lança un regard méprisant et se mit à monter la butte en direction de son scooter. Sur la route en surplomb, les policiers avaient sécurisé le périmètre. Des curieux, parmi lesquels des journalistes, commençaient à affluer, se démenant pour essayer de voir quelque chose au-dessus du

cordon de policiers. Le cœur de Dominique s'arrêta de battre quand elle reconnut la voix d'Anne Meyer qui l'interpelait :

- Madame la Procureure générale, de qui s'agit-il pour que ce soit vous qui veniez sur les lieux ? De quelqu'un de connu dans la République ? Une personnalité politique ? Dominique l'ignora, elle détestait quand Anne flairait le scoop, elle devenait odieuse. Et distante.
- Madame la Procureure, vous ne voulez pas répondre ? La question est pourtant légitime, abonda un autre journaliste.
- C'est vrai que c'est plutôt rare de vous voir sur le terrain, d'habitude, vous restez dans votre tour d'ivoire, renchérit Anne.

Piquée, Dominique dit d'un ton précipité :

- Nous ferons une déclaration quand les circonstances de ce drame seront plus claires. D'ici-là, je vous prie de nous laisser faire notre travail.

Au même moment, son pied glissa sur une plaque de terre sèche, et elle aurait chuté si Hans Schmidt ne l'avait pas retenue par le bras. Mais ce geste brusque fit tomber le sac à main de Dominique à leurs pieds, laissant apparaître une flasque. Hans et Dominique se baissèrent tous deux pour le ramasser. Le policier l'attrapa le premier et dit, triomphant :

- Gagné !

D'un geste brusque, Dominique lui arracha le sac et reprit l'ascension, en silence.

Midi sonnait au clocher du village voisin.

LE TRIBUN POPULISTE VEUT TOUJOURS SA PART DU GÂTEAU

Vincent Bertau marchait dans le quartier des banques. Il regardait avec satisfaction son reflet dans les vitres des voitures de luxe garées dans le quartier. Il avait mis un costume de lin clair qui accentuait son teint halé. Les coupoles d'or de l'église russe étincelaient, le soleil était presque à son zénith.

- Trop chaud, vivement les bureaux climatisés, pensa-t-il, en hâtant le pas en direction de la banque Leroy.

Arrivé devant la porte sculptée en bois massif, il sonna et attendit. Quelques secondes plus tard, il entendit un déclic et la porte s'ouvrit automatiquement sur un hall d'entrée moderne et sobre qui contrastait avec la façade XIX^{ème} siècle du bâtiment.

Vincent annonça à la réceptionniste qu'il avait rendez-vous avec Augustin Leroy. La jeune femme lui sourit et se leva aussitôt. Elle fit le tour de son guichet pour l'accompagner dans un petit salon qui tenait lieu de salle d'attente.

Vincent s'assit, les jambes écartées, et contempla la décoration du lieu. Les tableaux ne lui plaisaient pas, un enfant de quatre ans aurait pu les faire, pensa-t-il.

Vincent sortit son téléphone et consulta le site de Léman Télévision. Une alerte clignotait : « Double échec pour Elon Smug ». Intrigué, Vincent lut l'article associé : « Alors que la première phase du projet d'Elon Smug, qui consistait à aspirer de grandes quantités de dioxyde de carbone de l'atmosphère, a été un succès, la deuxième phase du projet rencontre de graves problèmes. Les milliers de tonnes de CO₂ injectés dans les puits aux Texas ne se sont pas mêlés au pétrole comme prévu, mais ont engendré la polymérisation de toute la nappe. Les experts internationaux décrivent un phénomène inédit qui n'avait pas été envisagé lors des calculs théoriques. La technique de haute pression utilisée aurait dû transformer le dioxyde de carbone d'un état gazeux à un état liquide, mais selon toute vraisemblance, le taux d'erreur a été sous-estimé. L'extraction du pétrole des

puits est désormais impossible. Même constat d'échec pour les bactéries mangeuses de pétrole, qui avaient pourtant permis d'éviter une catastrophe écologique dans la mer des Caraïbes et qui ont, pour une raison inconnue, proliféré de façon incontrôlée et infestent désormais les puits de pétrole du Moyen-Orient. Les scientifiques parlent d'une épidémie et craignent qu'elle ne se transforme en pandémie. L'Arabie saoudite convoque un sommet de l'OPEP en toute urgence. Alors que les effets conjugués de ces deux échecs font craindre une pénurie d'énergie sans précédent, l'Union européenne appelle au calme ».

On frappa à la porte.

- Entrez ! lança Vincent d'une voix mal assurée.

La réceptionniste lui demanda s'il voulait boire quelque chose pour patienter.

- Un expresso bien serré, répondit Vincent qui réalisait qu'Augustin le faisait attendre.

Quand la réceptionniste revint avec la boisson, Vincent l'interpella :

- Vous lui avez dit à votre patron qui je suis, hein ?

- Oui, monsieur, il ne va plus tarder.

- Il a intérêt, répondit Vincent en buvant son café d'une seule traite.

À cet instant, la porte s'ouvrit sur un Augustin habillé de flanelle grise, agrémentée d'une cravate excentrique dans des tons de rose.

- Vincent, excuse-moi, un rendez-vous plus long que prévu. Tout le monde ne parle plus que d'Elon Smug ! On a aussi découvert ces bactéries Alcanivorax dans des puits de pétrole en Russie. Il semble qu'elles se propagent par le cycle de l'eau, elles sont transportées par l'évaporation des océans et ruissellent ensuite à travers les terres trop asséchées pour les filtrer.

- Ouais, ouais, répondit Vincent. Mais moi, mon problème, c'est cette foutue carte que tu m'as donnée et qui ne marche pas !

- Suis-moi, répondit Augustin, mal à l'aise de se faire traiter ainsi devant la réceptionniste.

Les deux hommes prirent l'ascenseur jusqu'au dernier étage. Augustin précéda Vincent dans un couloir de couleur crème, moquette et murs assortis, le long duquel les portraits peints à l'huile des Leroy les toisèrent.

La pièce dans laquelle ils entrèrent dominait la ville et la vue sur la rade était panoramique.

- Cette pièce est le résultat d'un combat. Je voulais un bureau lumineux mais le bâtiment historique avait des fenêtres minuscules. Pour pouvoir faire la surélévation, il me fallait l'aval de la commission de protection du patrimoine, qui était farouchement opposée. Mais, à la même époque, le projet de loi sur la densité au centre-ville a été accepté par le Grand Conseil, ce qui a débloqué la situation. J'ai eu mon septième étage ! C'est beau, non ?

Vincent acquiesça.

- Assieds-toi, dit Augustin en désignant un des nombreux fauteuils en cuir qui s'alignaient de part et d'autre de l'immense table de conférence en verre qui remplissait la pièce. Lui-même s'assit dos à la vue. Puis appuyant ses coudes sur la table, il joignit ses mains en prenant le temps d'intercaler ses doigts :
- Ton ami russe m'a appelé pour verser ta commission et... au fait, tu sais que sa femme est enceinte ?

Vincent fit signe que non mais il pensa : « Tant mieux, il en oubliera plus vite Dana ».

Augustin reprit :

- Ma banque lui a demandé d'attendre notre entretien d'aujourd'hui. Le temps où il suffisait de créer une société aux Îles Caïmans pour septante-neuf dollars est révolu, les règles ont changé. Même l'exception pour les avocats et les fiduciaires suisses, qui pouvaient encore récemment créer des structures offshore sans en identifier les bénéficiaires est en train d'être à nouveau débattue au parlement à Berne, et de toute façon, leur prix devient prohibitif. L'échange automatique d'informations a obligé toutes ces structures à communiquer les noms des ayants-droits à la Confédération qui les donne aux

Cantons si ceux-ci les demandent, et comme tu es un PEP...

- Un quoi ?
- Une *politically exposed person*, tu es un élu et avec cette malheureuse loi sur la transparence du patrimoine, c'est sûr que ton nom va sortir. Bref, ça devient compliqué de trouver une solution. Mais, tu es Suisse, n'est-ce pas ?
- Oui, et j'ai renoncé à ma nationalité française avant de commencer la politique, je ne voulais pas qu'on me la reproche.
- Le plus simple alors est de déposer cet argent sur le compte que tu as déjà ouvert ici. Les banques suisses ne sont pas encore tenues de déclarer leurs clients suisses en Suisse. Après, libre à toi de déclarer ou non ce compte aux impôts. Et pour l'origine des fonds, j'appellerai personnellement le service compliance, ça ne posera pas de problème.
- Ok mais ça va prendre encore combien de temps cette histoire ? J'ai besoin du fric moi.
- On va régler ça aujourd'hui, mon assistante va contacter Vyskocha et lui donner les références de ton compte. Il faut agir avant que les juges allemands ne rendent leur verdict sur le procès contre cette usine à charbon dans la Ruhr. Si cette société est condamnée à payer la compensation carbone sur toutes ses années d'exploitation, ça risque de créer un précédent et la boîte de ton ami Stan pourrait avoir des problèmes.

Vincent maugréa.

- Tu m'envoies un SMS dès que l'argent est sur le compte.
- Bien, c'est en ordre alors. Sur ce, mon cher, je dois te laisser. Mon assistante va te raccompagner.

Et comme par magie, une élégante jeune femme entra dans la pièce pour escorter Vincent jusqu'à la sortie, qui, à peine dans la rue, confirma la commande d'une *King Road* en sifflotant.

PRÉSUMPTION DE CULPABILITÉ

- Mais c'est pas vrai, regarde-moi ce souk ! dit l'inspecteur Schmidt après avoir coupé le moteur de la voiture banalisée qu'il venait de garer dans un champ à côté de l'entrée du campement rom à Genzonex.
- Pourquoi tu dis ça ? demanda l'inspectrice Müller, assise sur le siège passager.
- Il est trois heures de l'après-midi et personne ne bosse ! Quels glandeurs ! J'comprends pas qu'on nous ait refilé cette mission de merde, toi encore, t'es nouvelle et pleine d'illusions mais moi, bordel, trente ans de maison et toujours obligé de me coltiner les enquêtes pourries.

Il sortit de la voiture et claqua la porte.

- Tu viens, tu fous quoi ? Tu te remaquilles ? lança-t-il à sa coéquipière qui faisait le tour de la voiture. Ils avancèrent en direction des caravanes.

Un groupe d'hommes était assis sur des chaises de camping et parlait fort. Ils se turent en voyant les policiers approcher.

- Bonjour, Hans Schmidt, Inspecteur et Océane Müller, policière en formation.
- Heu, non...Inspectrice, j'ai mon brevet comme toi je te rappelle.
- Est-ce que vous connaissez cette femme ? dit Schmidt en sortant de la poche de sa chemise une photo de Dana prise à la morgue. Elle était pâle comme le drap qui recouvrait son corps.
- Bonjour Inspecteur, dit un des hommes en tendant la main pour prendre la photo. Puis, après y avoir jeté un coup d'œil, il dit d'une voix sourde :
- Pourquoi, vous lui voulez quoi ?
- Moi rien, mais on a retrouvé son corps dans le Rhône. On se demandait s'il ne pouvait pas s'agir d'une des vôtres.

Après un moment de silence, l'homme dit d'un ton grave :

- C'est Dana, Dana Cozca. Paix à son âme.
- Alors ? Elle faisait partie de votre communauté ? Vous pouvez nous en parler ? demanda Océane.

L'homme lui indiqua du menton une caravane, c'était celle de la tante de Dana. Les policiers s'y rendirent.

La tante de Dana faillit s'évanouir en reconnaissant sa nièce sur la photo.

- Qu'est-ce que je vais faire d'elle maintenant ? dit-elle en désignant une petite fille qui, assise par terre dans un coin, avait arrêté de tourner les pages de son livre d'images et regardait tour à tour les personnes qui s'agitaient autour d'elle.

La tante de Dana ouvrit la fenêtre de la caravane et appela à la ronde. Une dizaine de femmes accoururent qui, une fois mises au courant de la nouvelle, mêlèrent leurs sanglots à ceux de la tante.

Hans Schmidt se boucha ostensiblement les oreilles pendant qu'Océane notait l'existence d'une enfant dans son cahier d'intervention. Puis, l'inspectrice essaya en vain d'obtenir des réponses sur des ennemis potentiels de Dana, l'autopsie ayant déterminé que la jeune femme avait reçu un coup de couteau en plein cœur. A cette révélation, les femmes furent horrifiées. Hans Schmidt s'énerva :

- Ça suffit cette hystérie, on y va, on perd notre temps !
- Il sortit de la caravane sans saluer les femmes. Océane Müller rangea précipitamment son cahier et le suivit.

Hans Schmidt s'assit en soufflant derrière le volant de sa voiture et alluma le moteur :

- Ouf ! Allez l'Océan, on rentre, espérons qu'on croitera pas une nouvelle manif sur le chemin du retour. J'ai pas envie de crever de chaud dans cette bagnole pendant des heures. Remarque que, vu la couleur du ciel, ça va pas tarder à péter.

Il passa la marche arrière et recula pied au plancher. Océane cria. Il y avait un jeune homme derrière la voiture qui se jeta sur le côté pour ne pas se faire renverser.

- Quoi ? Qu'est-ce qu'il y a encore ? Tu vas pas t'y mettre toi aussi ? A brailler comme ces vieilles folles !

Océane Müller sortit de la voiture et aida Brad Fraco à se relever.

- Allez, viens, tu vois bien qu'il n'a rien ! cria Hans Schmidt par la fenêtre de la voiture, tout en levant la main en signe d'excuse vers le jeune homme.

Océane demanda à Brad s'il s'était blessé. Mais, pour toute réponse, le jeune homme partit en courant en direction du campement.

Quand Océane remonta dans la voiture, Hans tambourinait sur son volant avec le bout de ses doigts tout en regardant le jeune homme disparaître dans le rétroviseur.

- Ça ne m'étonnerait pas qu'il ait quelque chose à se reprocher celui-là, dit-il avant de reprendre sa manœuvre pour rejoindre la route.
- Tu sous-entends quoi ? Qu'il a tué la jeune fille ? Parce qu'il est Rom ?
- Eh l'Océan, ça va ou quoi ! T'es woke c'est ça ?
- Depuis qu'on est arrivé t'as pas arrêté de prendre tout le monde de haut. Et maintenant, tu oses accuser sans preuve ?
- Tu me fais la morale maintenant ?

Océane ne réagit pas.

Arrivés sur la route de Suisse, Hans dit :

- T'as vu les nouvelles directives sur les restrictions de déplacement ? Je sais pas comment on va pouvoir enquêter sans bagnole moi.

N'obtenant pas de réponse, il rit :

- Youhou ! Hallo, y'a quelqu'un ?

Océane lui lança un regard furieux.

- Ça pue ici ! dit-elle en baissant sa vitre au maximum.

L'inspecteur Schmidt secoua la tête.

ARRIVISME IMPATIENT

Il était deux heures du matin et il y avait encore de la lumière au siège du Parti de la liberté. Vincent Bertau, les traits tirés, mâchouillait un cigare, les pieds posés sur la grande table de réunion entre les clés de sa moto et de nombreux prospectus posés là en vrac. Il se concentrait sur les ronds de fumée blanche épaisse qui sortaient de sa bouche à intervalles réguliers. Albert Malasicura se servait un pastis. L'ampoule d'un des néons fixés au plafond grésillait. Les murs étaient tapissés d'affiches de précédentes campagnes : *2x non à l'invasion de Genève !* disait un homme dans la soixantaine, l'air fâché, sur fond d'écusson genevois. *La démocratie au peuple !* figurait au bas d'une photo de Bertau, en gros plan, qui fixait l'objectif d'un air déterminé.

- Tu me fais la gueule ? demanda Albert.
- T'es con ou quoi ? Comment je pourrais être de bonne humeur ! Le corps a été retrouvé, alors que jamais il n'aurait dû refaire surface !

Malasicura connaissait bien Bertau. Quand il était en colère, il valait mieux faire le dos rond.

- Tu veux que je te serve quelque chose ?

Bertau soupira.

Malasicura fouillait dans son cerveau pour trouver quelque chose à dire qui pourrait détendre l'atmosphère. Il but une gorgée de pastis.

- J'ai vu mon pote Schmidt, tu sais l'inspecteur. Il m'a dit que c'est carrément la procureure générale qui est sur l'affaire et que ça ne présage rien de bon. Tous ses procureurs sont sous l'eau et elle doit se mettre elle-même sur le meurtre d'une Rom, tu imagines ! D'habitude le procureur général n'intervient que dans les meurtres impliquant des VIPs, du coup, pas sûr qu'elle va faire du zèle.
- N'empêche qu'elle a vite identifié la victime ! Comment ont-ils retrouvé sa trace d'ailleurs ? T'avais pas laissé son téléphone sur son cadavre en plus de l'avoir mal planqué ?
- Non, arrête, le téléphone, il est au camp rom. C'est

parce que Dana était fichée à la police pour des petites infractions typique des Roms qu'ils l'ont retrouvée si vite.

- De toute façon, le corps n'aurait jamais dû refaire surface. C'est de ta faute ! C'est encore le résultat de ton travail de minable. T'aurais quand même pu faire gaffe, ça nous aurait évité d'être dans la merde !

Bertau tira à nouveau une bouffée de son cigare et recommença à faire des ronds. Albert encaissait mais continua :

- Mon pote Schmidt dit qu'ils n'ont pas de piste pour le moment mais qu'un certain Brad, qu'ils pensent être le petit ami de Dana, a eu une attitude suspecte.
- C'est bien ça. Tu vas retourner voir ton pote le flic, histoire de savoir ce qu'ils savent et ce qu'ils ne savent pas. Et tu vas l'encourager à suivre la piste de ce jeune homme. S'il était amoureux de Dana et qu'elle le trompait, c'est un bon mobile ça, la jalousie.
- Ok, je vais le faire. Schmidt m'a aussi dit que Dana avait une gamine de genre trois ou quatre ans et que les services sociaux l'ont récupérée maintenant qu'elle est orpheline.
- Et ? Tu fais dans le mélo maintenant, t'es Mère Teresa ?

Bertau souffla la fumée de son cigare au visage de Malasicura qui toussa brièvement. Bertau rit et se redressa pour écraser son cigare dans un cendrier. Il changea de sujet.

- Et en ce qui concerne les élections au Conseil d'État, tu as eu tort en réunion tout à l'heure. Il faut s'y mettre dès maintenant, occuper le terrain, même si on a encore deux ans. Regarde la Catherine Piguet, elle est partout, elle donne son avis sur tout, tu crois qu'elle attend, elle ?
- Non, répond Albert en regardant son verre, étonné qu'il soit déjà vide.
- Et elle se positionne sur des sujets écologiques, la garce ! Elle a compris que ça touchait de plus en plus les gens ! T'as sûrement pas écouté son interview sur la pénurie d'essence, vu que ce gros naze d'Elon Smug a tout foiré. Il faut qu'on se positionne aussi.

- Ça va être dur d'être crédible sur ce sujet, vu qu'on a toujours traité les écologistes de cons.
- Par le biais de la bagnole, on peut peut-être quand même trouver un slogan...
- J'ai entendu au bistrot l'autre jour que le Canton a commencé à utiliser ses réserves de pétrole, mais qu'avec le niveau de consommation de la région, il n'y en aurait que pour quelques semaines...
- Bien, alors bouge-toi le cul pour trouver des idées d'initiatives à lancer pour soutenir ma candidature !
- Du genre, «Prévoyons assez d'essence pour les automobilistes genevois » ?
- Assez d'essence ! T'es con ou quoi ? T'as pas compris que c'était la pénurie ? Et en plus j'aime pas le verbe « prévoir », on est pas communiste. Il faut quelque chose de rassembleur et porteur d'avenir, je sais pas moi, quelque chose qui fasse rêver. Je te rappelle que la dernière fois, on n'a même pas réussi à récolter le nombre de signatures minimum pour déposer un référendum.
- Bon, mais c'était parce qu'on savait pas que les étrangers ne pouvaient pas signer, rappela Albert, gêné.
- Ah oui, encore une de tes conneries. Bon, j'me casse, je suis crevé. T'as qu'à discuter de ça avec le comité et me faire des propositions. Et va dans les bistrots écouter les doléances du bon peuple.

Bertau prit ses clés sur la table et sortit sans se retourner.

Malasicura se resservit un verre. Quelque chose s'était brisé entre Vincent et lui, et c'était irrémédiable. En plus, le Parti de la liberté était en déclin et ni l'un ni l'autre n'y croyait plus.

AMOURS INTÉRESSÉES

À plat ventre dans son lit, Dominique Bidaux dormait. Elle avait la tête de côté et ronflait. Son bras était posé sur le ventre d'Anne Meyer qui, sur le dos, fixait le plafond.

Anne souleva délicatement le bras de Dominique et sortit du lit. Elle ramassa la robe de chambre que Dominique portait quand elle l'avait accueillie et l'enfila. Elle prit son téléphone sur la table de chevet et se dirigea sur la pointe des pieds jusqu'à la porte. Au moment de la refermer, elle se retourna pour vérifier que Dominique n'avait pas bougé.

Anne se dirigea ensuite dans la pièce qui servait de bureau à la procureure et alla directement vers la table de travail. Elle ouvrit le dossier qui se trouvait au sommet de la pile et le feuilleta. Elle parcourut le rapport du légiste qui avait examiné le corps de Dana et prit des photos avec son téléphone. Elle trouva ensuite la demande de localisation du portable de Dana et la liste des appels reçus et composés fournie par l'opérateur. Quand elle jeta un rapide coup d'œil aux numéros répertoriés, elle fronça les sourcils. Son propre numéro figurait sur la liste. Étonnée, elle remonta dans l'agenda de son téléphone à la date de l'appel.

Son rythme cardiaque s'accéléra. C'était le soir de mai dernier quand le Grand Conseil avait voté le projet de loi sur le déclassement du terrain des Leroy. Le numéro de cette Dana pouvait bien être le numéro qu'Anne avait essayé plusieurs fois de rappeler ce soir-là. Elle resta songeuse un instant puis se remit à consulter le dossier. Il y avait une fiche sur le député Vincent Bertau, qui avait été l'employeur de la victime. Elle était en train de photographier le feuillet quand la porte du bureau s'ouvrit.

Dominique s'arrêta sur le pas de la porte, furieuse.

- Je peux savoir ce que tu fais ?

Anne ne répondit pas.

- Tu es vraiment une saleté de fouineuse de journaliste !
Je n'arrive pas à le croire ! Tu m'utilises pour tes scoops minables ?

Anne desserra la ceinture de la robe de chambre et s'approcha de Dominique. Elle lui mit les bras autour du cou et l'embrassa de façon sensuelle.

- J'aime bien quand tu t'énerves, c'est très excitant, lui glissa-t-elle à l'oreille avant de lui en mordiller le lobe.

Dominique se calma.

- Non, sérieusement, tu fais quoi dans mon bureau au milieu de la nuit ?
- J'apporte des éléments à ton enquête. Figure-toi que c'est mon numéro que la jeune Rom a appelé en dernier le soir où elle a été tuée. C'est le dernier numéro qu'elle a composé. C'est dingue !
- Tu plaisantes, et tu expliques ça comment ?
- On ne le saura jamais. J'ai raté l'appel et quand j'ai essayé de la rappeler, elle ne m'a pas répondu. C'était le soir du Grand Conseil sur le déclassement de la Belle-Vue, le terrain des Leroy. La police pense qu'il peut y avoir un lien ?
- Non, on ne l'a pas du tout envisagé.
- Mais le terrain a été déclassé pour en faire don aux Roms et cette fille est Rom justement. Drôle de coïncidence, tu ne trouves pas ?
- Ça te ferait plaisir, hein ? Si des politiques étaient impliqués, c'est plus vendeur ! Le seul lien entre cette fille et le parlement, c'est qu'elle était hôtesse à l'Inside Bar, dont le député Bertau est le patron. La police l'a d'ailleurs convoqué et va l'interroger, mais c'est plutôt pour la forme.

Anne arpentait la pièce, en réfléchissant à haute voix :

- Et si tout était lié, si on l'avait tuée à cause du vote ? Est-ce que j'ai raté quelque chose ce soir-là ? Et si quelqu'un pourrait avoir vu quelque chose ?

Puis, s'adressant à Dominique :

- Tu sais si le Choreute a survécu à ses blessures ?
- Le Choreute ?
- Cet homme un peu dans son monde qui assistait à toutes les séances du Grand Conseil.
- Ah, l'illuminé qui s'était jeté de la tribune du parlement ? Oui, c'est juste, j'ai vu passer une demande d'internement

pour péril imminent. Il a été assigné au Vieux-Chêne et doit sans doute y être encore.

- Tu te trompes, il n'est pas fou. C'est un fin observateur de la démocratie, il est capable de citer Aristote.
- Ça ne veut pas dire qu'il comprend ce qu'il dit.
- Ça ne veut pas dire non plus qu'il ne comprend pas ce qu'il dit.

Dominique passa sa main dans l'entrebâillement de la robe de chambre d'Anne.

- Allez Anne, retournons au lit.
- Retournes-y toi, moi je rentre chez moi, il est quatre heures du matin, je suis crevée.

Le ton était sans appel et sa dureté fit souffrir Dominique qui n'en laissa pourtant rien paraître. Essayer de retenir Anne était peine perdue, elle l'avait expérimenté déjà souvent à ses dépens.

Dominique attendit que la porte d'entrée se referme pour se jeter dans son lit et respirer l'odeur qu'Anne avait laissée sur les oreillers.

LE DESTIN EST EN MARCHE

Au commissariat du Bourg-de-Four, l'ambiance était fébrile alors qu'il n'était que dix heures, un lundi matin. Tous les postes de travail étaient occupés et des petits groupes de policiers discutaient entre les bureaux. Assis sur le rebord d'une fenêtre ouverte, Hans Schmidt, en bras de chemise, soupirait.

- T'as vu la p'tite jeune qu'ils m'ont collée ? Une gauchiste féministe ! J'te jure, ma dernière année de service, j'ai pas mérité ça.

Albert Malasicura, appuyé contre la vitre ouverte, jouait avec un stylo :

- Te plains pas, c'est pas au Parti de la liberté qu'on aurait des beaux petits lots comme ça.
- Elle n'a aucun respect de la hiérarchie, elle n'arrête pas de me dire comment je dois faire mon boulot. Tout ça parce qu'elle *voit les choses différemment*, ajouta Hans en mimant les guillemets de ses mains.
- En parlant de beaux petits lots, elle part dans tous les sens votre enquête sur l'ex-serveuse de l'Inside Bar. Quelle idée de convoquer Vincent Bertau, c'est du grand n'importe quoi. Qu'est-ce qu'il aurait à faire avec cette racaille de romanichels ? C'est de la perte de temps, aux frais du contribuable.
- J'suis bien d'accord, mais c'était une idée de l'Océan, elle a menacé de s'en référer à la hiérarchie, du coup j'ai dû obtempérer.
- Tu sais comme moi que ces gens-là, ils se trucident entre eux, c'est pour ça que la criminalité augmente chez nous.
- Je sais bien mais bon, Bertau fait partie de ses proches, la défunte travaillait pour lui.
- Ses proches, ses proches... C'est bon, il ne la connaissait pas si bien non plus.

Un policier en civil passa sa tête dans l'entrebâillement de la porte et cria à la volée :

- Il est où Hans ?
- J'suis là, cria Hans en levant la main pour se faire repérer.

Le policier se fraya un chemin vers l'inspecteur :

- Ça y est, on a localisé le portable de la Rom ! Et devinez où ? Dans leur campement.
- Très bien, dit Schmidt, on va bientôt pouvoir boucler l'affaire. Fais la demande de mandat et dès qu'on le reçoit, on fouille le campement. Enfin... Si on nous donne assez d'essence pour aller jusque là-bas.

Puis, se tournant vers Albert :

- Motus mon pote, t'oublie ce que tu viens d'entendre, hein ?

Malasicura mit son index devant la bouche puis, d'un ton détaché :

- C'est pas étonnant que votre enquête vous ramène au camp, y'a pas là-bas un jeune con qui en bavait pour elle, c'est un bon mobile la jalousie, non ?
- Oui, l'étau se resserre autour du jeune Rom qu'on soupçonne déjà. Mais j'espère qu'on va pouvoir le choper, c'est dur de faire le boulot avec toutes ces restrictions. À partir de lundi, on va devoir faire une demande à la hiérarchie quand on voudra utiliser une voiture de service, tu te rends compte ?
- T'inquiète, au Parti de la liberté on ne va pas laisser passer ça. La police et les bagnoles c'est un peu notre spécialité.
- Agissez vite alors, et pensez aussi à défendre les retraites des policiers.
- Je comprends, mais vous vous arrêtez déjà à cinquante-cinq ans, non ?
- Et bien j'ai fait mes calculs et je peux te dire que je n'aurai pas assez pour vivre.
- T'as au moins une retraite toi, pas comme moi, qui risque bien de finir à l'aide sociale.
- T'as investi tout ton fric dans ta boîte de sécurité privée, sérieux ?
- Ouais, et j'ai pas encore vu le retour sur investissement, comme dirait l'autre.

Hans Schmidt regarda sa montre :

FIN DE PROMENADE

Brad Fraco et Alma Cozca, main dans la main, se promenaient dans le bois à côté du campement de Gensonnex. À l'ombre des arbres qui commençaient déjà à perdre leur feuillage, il faisait plus frais. Alma ramassait des feuilles mortes par terre et les déposait, bien à plat entre les pages d'un cahier. Brad lui dit en romani que quand ils retourneraient au campement, il noterait le nom de chaque arbre sous chaque feuille en français, pour qu'elle apprenne la langue.

Alma vit un escargot et s'agenouilla pour le regarder de plus près. Brad prit une brindille et fit rentrer la bête dans sa coquille. Alma rit, Brad lui tendit la brindille pour qu'elle essaie. A chaque fois que l'escargot se cachait, Alma regardait Brad. Brad lui dit que l'animal devait avoir soif. Que s'il ne pleuvait pas bientôt, il allait mourir. Il avait besoin d'eau pour vivre. Alma ouvrit son sac à dos et en sortit une gourde. Elle versa quelques gouttes d'eau sur l'escargot. Au contact du liquide, l'animal disparut à nouveau dans sa coquille. La petite fille fit la moue.

- A pas soif, dit-elle.

Brad sourit et lui tendit la main.

- Allez, viens, il est l'heure de rentrer.

La petite attrapa de ses deux mains celle du jeune homme et ils se mirent à marcher en direction du campement.

Après quelques pas, Alma prit un air grave :

- Escargots, vont partir comme maman ?

Brad s'accroupit face à elle. Et après l'avoir regardée un instant, il la serra dans ses bras pour cacher les larmes qui lui montaient aux yeux :

- Moi aussi, elle me manque ta maman, je l'aimais beaucoup tu sais. Elle est dans le ciel maintenant, elle te regarde et veille sur toi, tu peux en être sûre.

- Toi partir aussi ?

- Non, ma chérie, ne t'inquiète pas, je veillerai sur toi. Bientôt, on ira vivre dans un endroit merveilleux qu'une

vieille dame très gentille va construire pour nous. Ta vie sera plus belle que la mienne.

Alma se mit à pleurer, elle passa ses petits bras autour du cou de Brad.

- Nali ! dit-elle.

C'était comme ça qu'elle l'appelait depuis qu'ils avaient vu gagner l'équipe de Suisse, la « Nati », lors du dernier championnat d'Europe de football.

Brad essuya ses joues de ses doigts, puis, pour couper court à son chagrin, il lui demanda :

- Tu veux rentrer à cheval ?

Sans attendre sa réponse, il souleva l'enfant et la hissa sur ses épaules avant de se mettre à galoper. Alma éclata de rire et s'agrippa aux cheveux du jeune homme pour ne pas tomber. Secouée par la course effrénée de sa monture, l'enfant criait :

- Hue Nali ! Hue !

Brad s'arrêta net quand, en approchant du campement, il vit des voitures de police, gyrophares allumés. Il posa l'enfant à terre et lui fit signe de se taire. L'enfant redevint sérieuse. Il lui dit :

- On va faire un jeu, on va s'approcher sans se faire voir d'accord ?

La petite fille acquiesça. Ils progressèrent vers le campement, accroupis. Ils avancèrent ainsi jusqu'à la caravane de Brad, derrière laquelle ils se cachèrent. Des policiers étaient en train de la fouiller. Brad entendit l'un d'eux dire :

- Viens voir, on dirait un mouchoir souillé de sang. Appelle la scientifique. Je commence à comprendre pourquoi ils n'ont pas signalé la disparition de la fille. On dirait bien que c'est le jeune gars qui a fait le coup !

Brad fit signe à Alma de le suivre. Ils se mirent à l'écart, derrière un buisson. Le jeune homme prit l'enfant par les épaules :

- Écoute-moi bien Alma, tu vas aller sans t'arrêter à la caravane de ta tante. Nali doit rentrer en Roumanie quelque temps. Mais je vais revenir te chercher bientôt, dans un mois tout au plus.

- Non, non, dit l'enfant, c'est loin la Oumanie ?

- Ce n'est pas si loin mais je ne suis pas sûr de pouvoir revenir avant longtemps.
- Avec toi !
- Non, Alma, il n'y a pas d'avenir pour toi là-bas.
- Non, non, pourquoi ? Non !
- Je sais, ma chérie, mais je dois partir. Je reviendrai te voir, n'oublie jamais que je t'aime.

Il l'embrassa sur le front :

- Va vite maintenant.

Alma resta indécise. Il lui tendit le cahier qui contenait les feuilles ramassées ensemble :

- Garde-le jusqu'à mon retour, mets un gros livre dessus pour que ça sèche sans se déformer. Va maintenant, fais-moi confiance.

Alma, les larmes aux yeux, fit irruption parmi les caravanes en courant.

Avant de partir dans la direction opposée, Brad entendit les policiers dire « Mais qui c'est cette gosse ? Tu crois que c'est celle qu'on cherche ? »

LES CONTRARIÉTÉS S'ACCUMULENT

Sur le tarmac de l'aéroport, le jet privé de Stan Vyskocha venait d'atterrir en provenance de Moscou. Le jeune homme descendit l'escalier qui venait à peine d'être déroulé et s'engouffra dans la limousine noire qui l'attendait au pied de l'avion.

A peine installé dans le confortable intérieur en cuir, il sentit son téléphone vibrer. Il le sortit de la poche intérieure de sa veste et soupira en voyant que c'était le numéro de téléphone de son directeur financier. Ce dernier l'appelait presque tous les jours pour lui annoncer qu'un autre pays européen avait condamné une société à compenser ses émissions de gaz à effet de serre sur toute la durée de son exploitation. Stan savait bien que le processus était irréversible en Europe et que, bientôt, la Suisse n'aurait pas d'autre choix que de s'aligner. Heureusement, il était d'usage ici de ne pas donner une portée rétroactive aux lois. C'était là-dessus qu'il comptait. D'ici quelques semaines, il recevrait les plans de réinvestissement visant à réduire l'empreinte carbone de sa société, ce qui passerait par un achat massif de certificats sur le marché européen des crédits carbone. Cela entamerait bien sûr les marges de la société, mais il espérait ainsi éviter des poursuites judiciaires. Parallèlement, il allait se recentrer sur son activité de président de la fondation Vyskocha, ce qui aurait l'avantage d'améliorer son image médiatique au cas où un procès aurait lieu malgré tout.

Il jeta un coup d'œil distrait aux journaux qui avaient été déposés sur la banquette à son intention. Il parcourut rapidement les informations financières des journaux anglais et haussa les sourcils en découvrant le portrait-robot de Dana en première page d'un des journaux locaux. Il l'ouvrit à la page indiquée. L'article relatait, photos à l'appui, la fouille du campement rom et la prise en charge par les services sociaux d'Alma, fille de la jeune femme assassinée.

Après avoir lu l'article, il envoya un message à Vincent Bertau : « Je ne savais pas que Dana était Rom et qu'elle avait un enfant. » Son téléphone bipa immédiatement, Vincent lui répondait : « Savais pas non plus, s'est bien gardée de me le dire ! »

Stan écrivit : « On sait qui l'a tuée ? »

La réponse ne se fit pas attendre : « Sans doute son petit copain romanichel, jaloux ».

Stan soupira : « C'est moche, pauvre fille ».

Stan reprit sa lecture de la presse internationale. Le *New York Times* titrait sur les conséquences désastreuses de l'échec d'Elon Smug qui allait faire exploser le prix de toute la production à base de naphta. Il dut relire plusieurs fois la même phrase. Le souvenir de Dana en déshabillé de satin dansant devant lui accaparait son esprit.

Son téléphone bipa à nouveau : « Ouais. T'as pris contact avec le maire de Colière ? »

Stan écrivit : « Mon avocat rédige un courrier. Te tiendrai au courant ».

« Au fait, paraît que tu es bientôt papa, félicitations ! »

Stan sourit : « Déjà au courant ? Merci, c'est un garçon. »

À ce moment, la voiture ralentit. Stan regarda à travers les vitres teintées et vit qu'une voiture de police banalisée avait ordonné au chauffeur de s'arrêter.

- Qu'est-ce que c'est que ça encore ? pesta-t-il.

Il baissa la vitre qui le séparait du chauffeur et l'interpela :

- Donnez le laisser-passer de l'ambassade russe.

Le chauffeur se mit à fouiller dans un porte-documents qu'il avait sorti de la boîte à gants. Quand il trouva enfin le document, il le tendit à Stan. Ce dernier le lui arracha des mains et jaillit de l'habitacle :

- C'est quoi ce cirque ? On est pressé ! On a obtenu une dérogation pour pouvoir atterrir. Regardez, le justificatif est là !

Un policier en civil se pencha à la fenêtre :

- Calmez-vous, Monsieur Vyskocha, nous ne sommes pas là pour ça. Nous ne sommes pas la police de l'aéroport mais la police judiciaire. Veuillez nous suivre.

- Mais pourquoi, je vous prie ? J'appelle mon avocat.

Stan se pencha dans la voiture et en ressortit le téléphone à la main. Le policier, qui avait entretemps ouvert un sac pour pièces à conviction, lui dit :

- Je dois saisir votre téléphone, mettez-le là-dedans. Vous pourrez appeler votre avocat depuis le poste.

Stan s'exécuta en protestant :

- Mais vous allez enfin me dire de quoi il s'agit !
- Nous voulons vous entendre, pour le moment en tant que témoin, au sujet de la mort de Dana Cozca, il semble que vous étiez proches.

Stan, interloqué, ne répondit pas. Il suivit l'agent en silence.

Pendant le trajet, il réfléchit. Bien sûr, les communications de Dana avaient dû être passées au peigne fin et son numéro avait dû apparaître plus d'une fois. Il demanderait à la police, par l'intermédiaire de son avocat, d'être discrète. Il n'était pas question que s'ébruite le fait qu'il allait être interrogé par la police judiciaire, même en tant que témoin. Il pensa ensuite aux autres messages que contenait son téléphone. Certains pouvaient-ils se révéler compromettants ? Avec son directeur financier pour la liquidation de sa société ? Avec Vincent Bertau pour l'achat du terrain ? Son estomac se noua. Il ferma les yeux et respira plusieurs fois, lentement. Il fallait qu'il s'entretienne au plus vite avec son avocat.

CONFRONTATION DE GENRES

Anne Meyer était assise dans le hall de l'hôtel de police. Elle avait été convoquée à quatorze heures en qualité de témoin dans l'affaire du meurtre de Chenebois. Elle regarda sa montre, il était quatorze heures vingt. Elle jeta un regard autour d'elle, il n'y avait personne à part elle et un policier affairé derrière le guichet. Elle sortit son portable pour lire la presse internationale, quand un message de Vincent Bertau l'interrompit. Le député lui proposait de la voir. Elle se demandait pourquoi il n'avait pas utilisé le mail pour la contacter comme il le faisait d'habitude, quand Océane Müller apparut :

- Bonjour Anne, ça fait bizarre de se revoir dans de telles circonstances, non ?
- Océane ! Dire que ta mère et moi on a joué à la police et aux voleurs quand on était à l'école primaire... Je n'arrive pas à le croire ! Je me souviens encore de toi bébé, c'est fou comme le temps file.

Océane rit :

- Ça fait quelques années, en effet. Aujourd'hui, je suis inspectrice.
- Bravo ! Tu aimes ton travail ? Ça ne doit pas être évident de côtoyer la noirceur humaine.
- Au début c'est dur mais après on s'y fait, paraît-il.

Les deux femmes prirent l'ascenseur pour se rendre au deuxième sous-sol du bâtiment. Là, Océane emmena Anne dans une pièce meublée d'une table et de deux chaises. Une greffière se tenait assise dans un coin, un ordinateur posé sur un petit bureau devant elle.

- Tu veux un café ? demanda Océane qui était restée sur le pas de la porte.
- Volontiers, répondit Anne.
- Installe-toi, je reviens tout de suite.

Océane croisa sur le seuil son collègue Hans Schmidt qui entra d'un pas décidé et s'assit en face d'Anne.

- Ne perdons pas de temps. Connaissiez-vous une certaine Dana Cozca ?

- Je sais qu'elle est morte, j'ai même écrit un article à son sujet mais je ne la connaissais pas personnellement.
- Vous en êtes sûre ? Pas de mensonge ici !
- Je ne lui ai jamais parlé.
- C'est pourtant étrange parce que votre numéro de téléphone apparaît deux fois dans son relevé d'appels.
- Deux fois ? s'étonna Anne.
- Oui, une fois fin février et une autre fois fin mai.

Hans lui donna les dates et les heures exactes. Anne consulta l'agenda dans son téléphone.

Océane revint dans la pièce et posa un gobelet en carton rempli de café devant Anne. Elle resta debout.

- Je me souviens de l'appel auquel je n'ai pas répondu le 22 mai...

Océane l'interrompit :

- Comment pouvez-vous vous souvenir aussi précisément de la date ?
- Je me souviens bien de cette soirée. Au Grand Conseil, un projet de loi très controversé était à l'ordre du jour et certains partis avaient voté à l'opposé de ce qu'ils avaient fait en commission, ça n'arrive pas souvent.

Anne raconta comment elle avait perçu la soirée, la tension qu'elle avait ressentie, les nombreux spectateurs à la tribune, le projet adopté contre toute attente et finalement la tentative de suicide du Choreute.

- Pourquoi n'avez-vous pas répondu à cet appel ?
- Mon téléphone était en mode silencieux et quand j'ai voulu rappeler, personne n'a répondu. J'ai essayé plusieurs fois mais sans succès. Et pour l'appel de février, je ne m'en souviens pas, c'était quand exactement ?

Océane lui donna une date et une heure. Anne consulta l'agenda de son téléphone :

- On dirait que c'est le jour où Vincent Bertau a annulé le rendez-vous que j'avais avec lui. Je me souviens, c'est une femme qui m'avait appelée, je m'étais demandé qui cela pouvait bien être. Ça doit être ça l'appel. C'est vrai qu'elle travaillait pour lui.

- Comment savez-vous ça ?
- Vous savez, tout se sait. Au fait, vous avez convoqué Bertau ? Qu'est-ce qu'il a dit ?
- C'est moi qui pose les questions ici, répondit Schmidt d'un ton tranchant.
- Enfin, nous... ajouta Océane.

Les deux femmes échangèrent un regard de connivence.

Puis Océane posa une photo de Brad sur la table et demanda à Anne si elle le connaissait. Après quelques secondes d'hésitation, la journaliste réagit :

- Non, mais son visage me dit quelque chose.
- Faites un effort, cela peut être important.

Anne prit la photo et la regarda encore.

- Je me demande si ce jeune homme n'était pas à la tribune le fameux soir du vote.
- Qu'est-ce qu'un gars comme lui aurait fait là, vous êtes sûre ? demanda Schmidt, incrédule.
- Ce soir-là, le projet voté par le parlement concernait la communauté rom, il était peut-être là pour ça.
- Il était surtout le petit ami de la victime. Et des témoins les ont vu se disputer devant le bar où elle travaillait.

Anne le regarda dans les yeux :

- Et c'est qui, vos témoins ?
- Et quoi encore, tu crois que je vais partager des éléments de l'enquête avec une journaliste ?

Océane, qui déambulait dans la pièce, reprit :

- Le jeune homme a laissé par la suite de nombreux messages à Dana, il s'inquiétait parce qu'elle ne le rappelait pas, mais peut-être a-t-il fait cela pour se donner un alibi... Pour le moment, impossible de l'interroger, il semble qu'il soit parti en Roumanie.
- Comme par hasard, dit Hans avec un clin d'œil.

Océane soupira et continua, songeuse :

- Ce Brad a aussi été appelé une fois par Bertau, environ six mois plus tôt, mais ce dernier dit que c'est Dana qui avait utilisé son appareil... En tous les cas, le deuxième

appel, celui que vous n'avez pas entendu ce soir-là, est le dernier appel de la jeune fille.

Un frisson parcourut Anne.

- C'était le soir du meurtre ? demande Anne.
- On ne peut pas le dire avec certitude, répondit Océane. Le corps était trop abîmé pour pouvoir être précis sur le moment du décès. Mais à partir de là, il n'y a plus que des appels entrants, ce jeune Brad Fraco, mais aussi Vincent Bertau qui s'étonnent que Dana ne leur réponde pas.
- Hep ! Hep ! Hep ! intervint Schmidt, tu parles trop Océane.

Puis, à la journaliste :

- Si vous n'avez rien à ajouter, vous pouvez signer votre déposition et vous en aller. Et n'oubliez pas de signer aussi la clause de confidentialité. Vous ne pouvez pas divulguer ce qui s'est dit ici.

La greffière sortit des feuilles de l'imprimante qu'elle donna à l'inspecteur.

Océane raccompagna Anne après que cette dernière eut relu et signé sa déposition.

- Ma pauvre Océane, il n'a pas l'air commode ton collègue.
- Imagine ! Je me le coltine depuis le début de l'affaire.
- Vous n'envisagez pas qu'il puisse y avoir un lien avec Vincent Bertau ?
- Pourquoi tu dis ça ?
- C'était son patron et on dirait qu'elle a été tuée le soir où le Grand Conseil a voté un déclassement en faveur d'un centre rom. Je me souviens de l'intervention de Vincent Bertau, il était comme survolté... Vous avez visionné les enregistrements de la séance ?
- Non, je vais proposer qu'on le fasse.

Après avoir pris congé d'Anne, Océane se rendit dans le bureau de son collègue Hans.

- J'aimerais jeter un coup d'œil aux enregistrements du Grand Conseil du 22 mai.
- Et pourquoi ?
- Il y a peut-être un lien avec le meurtre de Dana.
- C'est de la perte de temps !

- On ne doit négliger aucune piste.
- Écoute l'Océan, on a déjà assez de boulot comme ça, mais si t'as que ça à foutre, vas-y sans moi. J'en ai assez fait, dans ma vie, des heures supp à cause d'intuitions de gonzesses.

DU BONHEUR À VENIR

Au centre de l'Espérance, les tables du service de midi venaient d'être débarrassées. A la cuisine, des employés, pour la plupart d'anciens sans-abris, faisaient la vaisselle.

La cuisinière en chef, le dos appuyé au frigo, était au téléphone. Elle soupira bruyamment en raccrochant.

- Plus moyen de trouver autre chose que des conserves ! Je vais voir la dirlo, lança-t-elle avant de sortir de la cuisine.

Elle prit le petit escalier qui menait au bureau de Catherine Piguet. Arrivée devant la porte, elle frappa et attendit qu'on lui dise d'entrer.

- Ça fait bientôt une semaine que j'essaie de passer commande pour faire une ratatouille, mais c'est impossible ! Je sais plus quoi faire, même pour les légumes ça commence à être difficile. Et je vous parle pas du prix ! Comment je vais faire moi avec le budget que j'ai ?

Catherine resta calme. Elle connaissait bien la cheffe cuisinière et ses accès de mauvaise humeur. D'habitude, elle trouvait les mots pour la rassurer mais là, elle ne savait que répondre, la situation devenait inquiétante. Elle baissa le volume de la petite radio posée sur la table près d'elle et dit :

- Avez-vous tenté d'adapter vos menus ? On pourrait se rabattre sur des légumes locaux.

La cheffe cuisinière s'étonna.

- Mais les légumes locaux sont très chers. Déjà avec la sécheresse, toute la production locale a souffert et maintenant, avec la pénurie d'essence, les prix s'envolent. Il y a bien longtemps qu'on a plus les moyens de faire un gratin de cardons !

- Appelez quand même les producteurs de la région, ils pourront sûrement vous proposer d'autres choses et envoyez nos coursiers à vélo chercher les commandes. Gardons la camionnette pour les gros chargements. Pour le moment, je ne vois pas comment faire autrement. Je vais aussi téléphoner aux autres organismes d'entraide et je reviendrai vers vous s'ils me donnent des solutions.

La cheffe cuisinière sortit en maugréant.

Catherine s'était remise à la lecture des comptes semestriels, quand une information à la radio lui fit tendre l'oreille. Il était question du meurtre d'une jeune femme rom, prénommée Dana.

La directrice monta le son, peut-être allait-il être question de l'enfant qu'elle laissait derrière elle ? Mais la chronique prit une tout autre direction.

... Le quartier de l'Ariane, au nord-est de Nice, une des banlieues où l'on compte l'un des taux de criminalité le plus haut de France, sous la garde défaillante d'une mère qui ne s'était jamais remise de la défection de son mari et qui d'ailleurs avait été internée en hôpital psychiatrique, quelques mois après que son fils l'ait abandonnée. Le jeune Bertau part pour fuir une vie où il est réduit à devoir faire la manche, ou du petit commerce, pour lequel d'ailleurs il a souvent été arrêté mais jamais condamné. Il vient s'installer à Genève, pour tenter de renouer avec un père, qui, pourtant, avait déserté le domicile familial bien que le jeune Vincent n'eût que quelques mois. Mais la réconciliation entre le père et le fils n'a pas lieu, on ne sait pas lequel des deux n'en a pas voulu. Vincent, encore adolescent, se retrouve alors mêlé à de sombres affaires liées au jeu. Jusqu'au jour où, en descendant le col de la Faucille à moto, il double une voiture et se retrouve dans le ravin. Malgré la rapidité des secours, Vincent Bertau passe une dizaine de jours dans le coma et doit subir une opération à la tête. On le retrouve quelque mois plus tard dans le monde de la nuit, d'abord videur pour une boîte à la mode, puis gérant d'un bar, l'Inside Bar, dont il est aujourd'hui le propriétaire. Et puis c'est la folle ascension politique que l'on connaît...

Catherine fut surprise du parcours de son collègue député. Elle le plaignit et se promit de ne plus le juger aussi durement qu'avant.

On frappa de nouveau à la porte, Catherine regarda sa montre et sourit. Elle se leva pour aller ouvrir. Une femme au regard bienveillant se tenait sur le pas de la porte.

- Merci d'avoir fait le déplacement, dit Catherine, en invitant la femme à s'asseoir sur un des fauteuils qu'elle réservait aux visiteurs. Elle-même retourna à son bureau.
- Merci à vous de me recevoir au pied levé. Comme je vous l'ai dit, il y a urgence. Les services sociaux sont confrontés à un cas un peu exceptionnel.

La femme sortit un mouchoir et s'épongea le front :

- J e suis venue à pied, dit-elle.

Puis elle reprit :

- Donc la petite s'appelle Alma, elle a tout juste trois ans. Elle vivait avec sa maman dans un campement rom avant que cette dernière ne meure, assassinée. C'est n'est pas rare de se retrouver avec un enfant, comme ça, du jour au lendemain mais dans la plupart des cas, il y a de la famille proche pour aménager une solution avec nos services. Ici, ce n'est pas le cas. À part une tante qui nous a affirmé ne pas pouvoir s'en occuper à cause de sa santé fragile, la petite n'a plus personne. Nous nous rendons bien compte que ce ne sont pas des circonstances idéales. Mais étant donné que nous sommes en grande confiance avec vous et votre famille, nous avons pensé que nous pouvions aller de l'avant et vous proposer d'être la famille d'accueil de cette enfant. Sa mère lui manque, bien entendu, mais la petite est solide. Et paraît dotée d'une grande intelligence.
- Nous nous étions préparés à accueillir un enfant avec un passé difficile et ce que vous me décrivez ne me décourage pas.

Après un temps de réflexion, elle ajouta :

- Au contraire, cela me donne envie de tout faire pour lui permettre de retrouver un contexte de vie apaisé.
- Je vais quand même vous laisser le dossier de cette petite, même si en effet, vu l'urgence de la situation, vous devrez vous décider rapidement. L'enfant a été retirée du campement où elle vivait et se trouve actuellement en foyer. Je vous propose d'organiser une visite d'ici une semaine.

- Nous pourrions aller la chercher demain ? Le temps pour moi de mettre en place les dernières formalités, pour que le centre continue à fonctionner pendant mon congé maternité. Mon mari aussi va se libérer. Et notre fils n'ira plus à la crèche pendant quelques temps pour qu'Alma se sente accueillie dans sa nouvelle famille.
- Très bien, si nous pouvons aller aussi vite, oui, c'est parfait.

L'assistante sociale se leva et Catherine la raccompagna jusqu'à l'entrée du centre.

En retournant à son bureau, Catherine fit mentalement la liste des choses à faire pour se libérer dès le lendemain. Puis, elle rédigea de nombreux mails et passa quelques appels. Enfin, elle prit son sac et sortit de son bureau. Elle aimait déjà cette enfant.

En quittant le centre, radieuse, elle dit à la réceptionniste :

- J'y vais, et on se revoit dans quatre mois, tout est organisé. On fait connaissance demain avec l'enfant qu'on va accueillir à la maison.

La bénévole lui répondit :

- Déjà ? Je suis tellement contente pour vous !
- Merci, je file chercher Louis à la crèche et après on ira retrouver Marius à son travail. On va faire une soirée tous les trois et préparer l'appartement pour l'arrivée d'Alma.
- Je vous souhaite bien du courage ! Depuis ce matin, il n'y a plus que les bus électriques qui circulent. Pour venir, j'ai dû en laisser passer plusieurs, tellement bondés qu'on ne pouvait même pas forcer pour y entrer !
- J'ai prévu d'y aller à pied, ce n'est pas si loin. Il faut laisser les rares bus aux personnes qui doivent faire de longues distances.

La bénévole suivit des yeux Catherine lorsqu'elle longea les vitres du centre. La directrice rayonnait de bonheur.

ESPOIR DE JUSTICE

Anne Meyer s'engouffra dans la porte tambour qui menait au siège de Léman Télévision. Elle transpirait. Elle était venue à pied et avait marché une quinzaine de minutes en plein soleil.

Elle salua sa collègue de l'accueil et voulut prendre l'ascenseur pour se rendre à son bureau situé au quatrième étage. Mais un écriteau en barrait l'accès: « Demander l'autorisation au secrétariat, ascenseur réservé aux personnes à mobilité réduite ».

- Saleté de pénurie, pesta-t-elle en se dirigeant vers les escaliers de secours.

En passant devant la salle de rédaction, des éclats de voix retentirent. Le présentateur du téléjournal n'était pas d'accord avec le rédacteur en chef :

- L'économie est au bord de l'effondrement, on ne peut pas mettre de l'huile sur le feu ! On l'invitera quand la situation se sera calmée.
- Parce que tu crois que ça va se calmer ? La chambre de commerce doit pouvoir dire son mécontentement. La paralysie gagne tous les secteurs ! argumentait le rédacteur en chef.

Le journaliste renchérit :

- Il faut soutenir le gouvernement et ne pas entraver le fonctionnement des services de première nécessité ! Tu imagines si les hôpitaux, les écoles, la police ne pouvaient plus fonctionner ? Les commerçants et leurs petites revendications, comparés à une pénurie mondiale de pétrole, on s'en fout ! Il n'y a aucun intérêt public à parler d'eux !
- Je ne suis pas d'accord. On n'est pas une télévision d'État ! Si l'économie s'écroule, ce sera la catastrophe. Je suis désolé mais on ne peut pas prendre parti, il faut donner la parole à tous !
- Bien sûr qu'on doit aussi relayer l'avis de la chambre, mais on doit d'abord expliquer pourquoi le gouvernement a

pris des mesures drastiques pour limiter la consommation individuelle d'énergie !

La conversation s'étant arrêtée abruptement, Anne craignit qu'ils en viennent aux mains. Mais le présentateur reprit :

- Franchement, l'avis de la chambre on n'en a rien à foutre. Ce qu'il faut montrer c'est l'incroyable solidarité qui se met en place pour les plus vulnérables, ces jeunes qui d'eux-mêmes assurent des livraisons de repas et de médicaments... Il faut montrer la résilience de notre société !

Le rédacteur en chef était hors de lui, il se mit à crier :

- Tu es sérieux ? Ça ne va pas durer ! Tu vas voir comment ça va se passer quand il n'y aura vraiment plus d'énergie. L'économie a peur et elle a raison. Il faut lui donner la parole !

Anne continua son chemin sur la pointe des pieds. Elle ne voulait pas être mêlée au débat.

Elle referma la porte de son bureau et appela l'équipe technique.

- Salut, lui répondit l'informaticien en charge des archives.
- J'ai besoin d'un service, est-ce que tu peux transférer sur mon ordinateur tous les plans filmés de la séance du Grand Conseil du 22 mai ?
- Tu m'amèneras des croissants demain matin ?

Anne raccrocha et alluma son ordinateur. Elle attendit la notification du service technique et lança le visionnement.

Elle commença par rechercher les images de la tribune. Elle reconnut tout de suite Madeleine Leroy et le pasteur Favre à côté d'elle. L'image de l'enterrement de la vieille femme passa furtivement devant ses yeux. Ces deux-là ne savaient pas à l'époque qu'ils seraient à nouveau réunis à Saint-Pierre peu de temps plus tard... Elle zooma sur un jeune homme qui se tenait devant eux, et qui avait l'air timide. C'était bien le jeune homme qu'elle avait vu sur la photo que la police lui avait montrée au poste. L'inspecteur se trompait en pensant que ce Brad était un ignare.

Anne rechercha ensuite des images avec Vincent Bertau. Il n'était pas présent lors de l'ouverture de la séance. En

revanche, un quart d'heure plus tard, il prenait la parole. Elle écouta son discours. Il était haineux envers les Roms, Anne s'étonna que personne ne l'ait attaqué pour racisme par la suite. Son attitude était agressive, Bertau accusait en pointant du doigt l'assemblée. Mais à intervalles réguliers, on aurait dit qu'il était à bout de souffle. En zoomant, on pouvait voir que son visage était tendu et que son front perlait. Était-ce de rage ou parce qu'il faisait chaud ce soir-là ? Elle rembobina pour revoir le moment où le député Bertau s'était levé. Elle vit qu'il jouait sans cesse avec ses pendentifs, notamment la dent de requin qu'il frottait avec fébrilité. Elle ne l'avait jamais vu faire ça auparavant. Anne repassa plusieurs fois son discours. Elle le regarda aussi en plein écran. Bertau avait fait ce soir-là une prestation contrastée, tantôt extrêmement agressif, tantôt complètement absent. Mais aucun élément ne permettait de le lier au meurtre de sa jeune serveuse. Anne sourit amèrement, qu'aurait-elle voulu trouver ? Des taches de sang sur sa chemise ?

La journaliste avança en mode rapide jusqu'au moment du vote. Elle se rendit compte que les députés aussi avaient l'air d'être mal à l'aise avec le résultat du vote. Même Vincent Bertau, semblait anéanti, la tête entre ses mains. Seul le public de la tribune manifestait de la joie, la caméra ayant fait un contre-champ tant il faisait du bruit. On voyait à nouveau le jeune Brad. Debout, il applaudissait, l'air heureux. Et à nouveau Madeleine Leroy et le pasteur, tout sourire, eux aussi.

Anne laissa tourner l'enregistrement et le regarda d'un œil distrait.

Soudain, la chute du Choreute attira son attention. Étrange personnage ! Pourquoi s'était-il jeté et pourquoi ce soir-là ? Et qu'avait-il voulu dire par « On change les constitutions tantôt par la force, tantôt par la ruse. Rien de plus cruel que de vouloir élever l'homme à une perfection dont il n'est pas capable. » ? Est-ce que cela valait la peine de lui poser la question ?

Anne stoppa l'enregistrement. Les yeux dans le vide, elle se souvint qu'ensuite, elle avait vu la procureure générale arriver

sur les lieux. Elle se rappela la forte impression qu'elle lui avait faite, escortée, déterminée, Anne avait admiré ce concentré de pouvoir. Bien loin de la femme d'aujourd'hui qui se plaignait sans cesse d'être délaissée.

Était-ce parce qu'Anne avait regardé, fascinée, la procureure qu'elle avait raté l'appel de la jeune femme qui devait trouver la mort ce soir-là ? Quelle erreur de jugement.

La sonnerie de son téléphone la sortit de ses réflexions, c'était Dominique. Anne attendit que sa boîte vocale réponde. Un bandeau s'afficha : « cinq appels en absence ». Elle soupira. Elle ne ressentait plus rien pour cette femme.

SECOUSSE TELLURIQUE

Le long de l'allée qui traversait le parc des Bastions, des grappes de vélos se croisaient, frôlant des hordes de poussettes, dans une incompréhensible chorégraphie. À l'ombre des vieux marronniers, des jeunes gens étaient assis sur la pelouse. D'autres étaient couchés sur l'herbe brunie par la chaleur de cet été qui n'en finissait pas. Sur les marches face au Mur des Réformateurs, il n'y avait personne. Quand le soleil était au zénith, il n'était plus possible de s'asseoir sur ces dalles chauffées à blanc.

Vincent Bertau avait dû batailler pour trouver une place libre sur un banc, puis il avait interdit à plusieurs personnes de s'asseoir à côté de lui. Il pestait :

- C'est dingue, y'a plus personne qui bosse dans cette ville !

Il était de mauvaise humeur. Il y avait cette convocation au poste de police. Comment cet imbécile de Malasicura n'avait pas pu lui épargner ça avec tous ses copains chez les flics ? Et le bureau du Grand Conseil l'avait appelé pour lui parler de la possible levée de son immunité parlementaire, rien que ça ! Et puis, il y avait cette garce de journaliste, avec son portrait au vitriol en pleine heure de grande écoute à la radio. Elle avait révélé des éléments de son passé qu'il avait tout fait pour garder secrets. Quel coup bas ! En plus, de la part d'une journaliste qu'il avait cru s'être mis dans la poche. Elle l'avait humilié pour faire son petit effet... C'était bien là encore une preuve de la mesquinerie des femmes.

Comme cette fille qu'il avait attendu tout un après-midi, assis sur un banc aussi, mais à la promenade des Anglais, alors qu'il était adolescent. C'était juste après un des derniers internements de sa mère. Il voulait lui proposer de partir ensemble, quitter Nice. Elle n'était jamais venue. Quand il avait jeté dans une poubelle la bague qu'il lui avait achetée, il s'était juré, en voyant le métal doré disparaître parmi les détritux, de ne jamais plus attendre quoi que ce soit d'une fille, jamais.

Il avait envisagé de porter plainte pour diffamation contre Anne Meyer, mais cela reviendrait à attirer encore davantage l'attention sur son passé. Il ne lui restait plus qu'à espérer que les choses se tassent, et ça semblait bien parti. Les médias ne parlaient plus que de la pénurie de pétrole et de ses conséquences. Mais il allait trouver le moyen de se venger de la journaliste.

- Alors, Bertau, on rêve ? lui murmura Augustin Leroy à l'oreille.

Vincent sursauta, il ne l'avait pas vu arriver. Le banquier s'assit sur le banc, il voulait des explications. Il avait entendu parler du meurtre de Chenebois et du fait que la victime travaillait pour Bertau.

- T'inquiète pas, lui dit ce dernier. C'est son petit ami, rom comme elle, qui l'a assassinée. Bientôt la police le prouvera. Rien à voir avec moi.
- Et ton copain Stan, il la connaissait aussi ? Son avocat m'a appelé pour annuler un rendez-vous parce que son client était au poste de police. C'est aussi lié à la mort de cette fille ?
- Oui, mais il y était en qualité de témoin. La police l'a tout de suite relâché. Stan a juste pris du bon temps avec elle, c'est tout. Vraiment pas de quoi t'inquiéter.
- Il n'empêche qu'il n'est pas question que le nom des Leroy soit cité dans cette affaire de meurtre sordide.

Après un moment de silence, Bertau reprit :

- En ce qui concerne le déclassement de ton terrain, ça avance. Je viens de déposer plainte pour malversation contre l'AGAR, à qui je te rappelle, a été déléguée l'administration du projet de centre communautaire pour les Tziganes. Même s'il n'y a rien, on ne peut pas exclure qu'on trouve quelque chose en fouillant bien. Ça décrédibilisera assez l'association pour justifier qu'un banquier respectable, comme toi, refuse de faire affaire avec elle. La plainte sera sans doute *in fine* classée mais le mal sera fait. Et sans l'AGAR, le projet pourra être facilement remis en cause. Et c'est là que Stan arrivera

en sauveur, avec son projet d'université. Le maire de Colière acceptera sans rechigner sa proposition pour sortir de la merde dans laquelle il se trouvera. Si ça ne suffit pas, j'ai aussi des relais dans la presse populaire et s'il le faut, je pourrai faire circuler des rumeurs sur l'incompétence du maire.

- Je n'aime pas ces méthodes, dit Augustin. J'espère néanmoins que ça suffira à faire classer sans débat la pétition que ce bigot de pasteur Favre a déposé au parlement pour accélérer la réalisation du projet de feu ma mère.
- Mais qu'est-ce qu'ils foutent ? s'interrogea Vincent.

Un groupe de jeunes gens, qui dansait devant eux depuis quelques minutes dans une sorte de rythme las, commençait à se déshabiller. Lorsqu'ils furent nus, ils se mirent à se jeter de la peinture noire les uns sur les autres. Celui qui semblait être le meneur, se mit à scander des poèmes sur la fin du monde, la responsabilité des humains dans celle-ci et l'inscription de la vie sur terre dans l'histoire du cosmos.

Augustin et Vincent rirent. Mais quand ils virent approcher une autre bande de jeunes, battes de baseball à la main, les deux hommes se levèrent et sans prendre le temps de se dire au revoir, se dirigèrent chacun vers une sortie opposée du parc. Au portail côté Place Neuve, c'était la cohue, beaucoup de badauds fuyaient la bagarre. Vincent joua des coudes et arriva enfin à se frayer un passage dans lequel il s'engouffra. Mais un cycliste faillit le percuter.

- Connard de deux roues, tu descends de ton vélo et tu me laisses passer ! lança Vincent.

Le garçon, qui ne devait pas avoir douze ans, le regarda sans comprendre.

Arrivé sur la place, Vincent vit de nombreux policiers en tenue anti-émeute accourir en direction du centre du parc. Il leur emboîta le pas, téléphone à la main pour filmer l'intervention. Il diffuserait ces images sur les réseaux sociaux pour faire l'apologie des forces du maintien de l'ordre en ces temps troublés, ça plairait à son électorat.

FATALITÉ IMPITOYABLE

Hans Schmidt et Océane Müller attendaient depuis quarante-cinq minutes debout devant la porte du bureau de la procureure générale.

- Bientôt midi, dit Océane en regardant sa montre.
- Elle se fout de nous. Je veux bien que la justice soit débordée mais si elle prend des affaires, elle doit faire le job !

Au même moment, Dominique Bidaux sortit de la cage d'escalier située à côté de l'ascenseur, des dossiers sous le bras et le regard hagard.

- L'organisation du planning pour la semaine prochaine a pris plus de temps que prévu, dit-elle essoufflée. Je suis à vous dans une minute. Entrez, entrez.

Dominique les précéda dans son bureau et posa ses dossiers sur une étagère, en équilibre au-dessus d'autres dossiers. Après avoir nerveusement passé la main dans ses cheveux gris coupés ras, elle invita les inspecteurs à s'asseoir.

- Faites-moi le topo, où en est l'enquête ?
- À toi l'honneur, dit Schmidt en invitant de la main Océane à parler.
- Pour le moment on a toujours un seul suspect, ce jeune Rom Brad. En ce qui concerne le mobile, il connaissait très bien la victime, il semble même qu'il en était amoureux. Peut-être a-t-il agi par amour, sans doute jaloux de la relation entre Dana et ce Russe, richissime ? Au niveau de l'opportunité, c'est difficile à dire vu qu'on n'a pas le moment exact de la mort. Tout ce qui permet de le déterminer, ce sont les messages sur le téléphone de la victime. Téléphone qu'on a retrouvé dans un talus au camp rom de Gensonnex, ce qui tend à faire penser que la jeune fille a été assassinée là-bas. Bref, elle a passé un dernier appel le 22 mai au soir, puis plus rien. Elle n'appelle plus, n'envoie plus de message et ne répond plus, ni aux appels, ni aux messages à partir de cette date. Le jeune Brad était à la tribune du Grand Conseil lors de la séance du 22 mai...

- Ah bon ? Il s'intéresse à la politique ? l'interrompt Dominique.
- En tout cas au projet de loi concernant la communauté rom qui y était débattu ce soir-là.
- D'accord, continuez.
- Tout cela n'est pas bien lourd et ne suffirait pas à inculper le jeune homme, mais en perquisitionnant son logement, une caravane de Gensonnex, on a retrouvé un mouchoir taché du sang de la victime. On avait son ADN du temps où elle mendiait, les analyses ont été concluantes.
- Qu'imaginez-vous comme scénario ?

Océane s'apprêtait à répondre, quand Hans lui coupa la parole :

- C'est clair. Les deux jeunes gens ont une discussion qui tourne mal, le jeune homme poignarde la jeune fille...
- Vous avez trouvé l'arme du crime ?
- Non, toujours pas, il a dû s'en débarrasser...
- Il se serait débarrassé de l'arme du crime et aurait gardé le mouchoir taché, ce n'est pas logique, ne trouvez-vous pas ?
- Oui, ça nous a aussi pas mal fait réfléchir. Soit il a utilisé le mouchoir pour essuyer le couteau, et en effet, cela n'a pas de sens qu'il se soit débarrassé de l'un et pas de l'autre, soit il a utilisé le mouchoir pour enlever les traces de sang de ses mains et l'a machinalement mis dans la poche de son pantalon, là où on l'a retrouvé.
- Et ce mouchoir, on est sûr que c'est le sien ? s'enquit Dominique.
- A qui d'autre ? railla Hans, il a été retrouvé chez lui.
- On n'a aucune certitude, en fait, dit Océane.

Hans lui lança un regard désapprobateur. Océane reprit d'une voix peu assurée.

- Disons qu'on ne peut pas lui poser la question. D'après nos informateurs, le jeune homme a fui en Roumanie.

Hans ajouta :

- D'ailleurs le fait qu'il ait fui est aussi suspect, il était encore là quand on a visité le campement la première fois, on l'a

vu. Puis il a filé après la perquisition. On peut imaginer qu'il s'est souvenu avoir oublié le mouchoir et qu'il a voulu échapper à la justice, quelque chose comme ça.

- Cette fuite est en effet à charge contre lui... Autre chose ?

Hans Schmidt ne laissa pas Océane répondre :

- Non, nous vous avons exposé tous les éléments de l'enquête. Il faut dire qu'on ne voit pas qui d'autre aurait pu faire le coup, le seul qui aurait aussi eu un mobile c'est son amant russe, mais il a un alibi.
- Il était en Russie, renchérit la jeune inspectrice.

La procureure réfléchit.

- Et comment a-t-il amené le corps au bord du Rhône ? Il a pu le faire seul ? Il avait un complice ? Il a utilisé un véhicule ?
- On a passé au luminol tous les véhicules du camp, aucune trace de sang.
- Alors comment il a déplacé le corps ?
- On l'a retrouvé dans un sac plastique, c'est peut-être pour ça qu'il n'y a pas de trace de sang dans la voiture.

Océane n'était pas de cet avis :

- Franchement, on ne sait pas. Et on ne sait pas non plus si le meurtre a bien eu lieu au campement, il n'y a pas de sang dans les caravanes non plus, ni dans celle de Fraco, ni dans celle de la jeune fille. Aucune trace de sang dehors non plus. Encore un mystère qu'on pourrait peut-être élucider si on pouvait lui poser la question.
- Il faut auditionner ce jeune homme, je vais demander une commission rogatoire. Vous irez Hans, vous êtes le plus expérimenté.
- Si vous le permettez, Madame la Procureure générale, je pense que ce serait une expérience formatrice pour ma jeune collègue.
- Hein ? dit Océane.

La procureure leva les sourcils :

- Ah bon ? Vous croyez ? Ce n'est pas plutôt parce qu'avec la pénurie de carburant, plus question de faire le trajet

en avion et que vous ne voulez pas vous coltiner les 24 heures de trajet en train ?

Devant le silence des deux policiers, Dominique conclut :

- Ok, c'est vous qui irez inspectrice Müller. Quelque chose à ajouter ?

Hans Schmidt fit mine de se creuser la tête et répondit :

- Non, l'affaire est entendue, il faut encore éclaircir quelques points de détail, ce qui sera fait quand on aura été le chercher dans son bled, là-bas, en Roumanie.
- Bien. Et vous, inspectrice, vous avez quelque chose à dire ?
- J e ne sais pas, il me semble que l'on est allé très vite et qu'on a peut-être raté quelque chose d'important, une tout autre explication...La journaliste Anne Meyer nous a suggéré une piste. Brad Fraco a assisté à une séance du parlement et le député Vincent Bertau était le patron de la jeune fille...
- Tu vas pas recommencer avec ça ! l'interrompt Schmidt avant d'ajouter à l'attention de la procureure générale :
- On l'a interrogé et ses réponses nous ont parues sincères. Pour moi, de ce côté-là, il n'y a pas l'ombre d'une piste. Quel aurait pu être son mobile ? C'est absurde, il n'avait pas intérêt à perdre cette fille qui faisait tourner son bar.

Océane baissa les yeux, elle n'avait aucun élément concret à faire valoir. De toute façon, il fallait rencontrer le jeune homme pour lui demander sa version des faits et se faire une opinion sur lui.

- On est d'accord alors ? dit la procureure.

Les deux inspecteurs hochèrent la tête.

- Bien, vous pouvez disposer.

Alors qu'elle sortait du palais de justice pour aller déjeuner, Océane dut faire place à une horde de policiers en tenue d'assaut qui se précipitait dans la rue.

- Poussez-vous ! Poussez-vous ! lui cria le meneur.

Elle l'entendit dire dans un talkie-walkie :

- Agression au parc des Bastions, ça tourne à l'émeute ! On y va ! On y va !
 - Quoi ? Qu'est-ce qu'il se passe ? demanda Océane.
- Mais personne ne lui répondit.

PAS DE GÉNIE SANS FOLIE

Anne Meyer avait réussi à trouver une place dans un des rares bus électriques qui circulaient encore jusqu'à l'hôpital psychiatrique du Vieux-Chêne. C'était un immense parc, parsemé de nombreux bâtiments qui avaient été construits au fur et à mesure que l'endroit devenait le centre régional de psychiatrie générale.

Elle chercha la réception sur le plan qui se trouvait à l'entrée du domaine.

- Et merde... dit-elle en voyant qu'il était situé à quelque quatre cents mètres.

Ses pieds avaient gonflé à cause de la chaleur et ses chaussures à talon lui faisaient mal à chaque pas. Elle pesta contre la canicule. Heureusement, la voie principale était plantée de peupliers qui dispensaient une ombre bienvenue. Déterminée à avoir une conversation avec le Choreute, Anne s'engagea dans l'allée.

À la réception, on lui indiqua qu'elle n'était pas au bon endroit et qu'elle devait se rendre au bâtiment « La Prairie » qui se trouvait à l'entrée du domaine. Anne jura à nouveau, mais intérieurement cette fois.

Elle fit la route en sens inverse. Il n'y avait aucun bruit. Ce calme contrastait avec l'état d'agitation d'Anne. Elle s'en voulait de ne pas avoir répondu à l'appel de cette Dana. Peut-être que si elle avait décroché, la jeune femme ne serait pas morte. La moindre des choses qu'elle pouvait faire aujourd'hui était d'aider la police à trouver son assassin.

Arrivée à « La Prairie », Anne dut avoir recours à toute sa détermination pour encore monter à pied l'escalier de pierre qui menait au deuxième étage. En ouvrant la porte de la chambre du Choreute, l'infirmière de garde l'interpela :

- Je vous préviens, il est instable. Pas méchant, mais quelque fois il délire un peu ou alors il s'enferme dans son mutisme. Et ne restez pas trop longtemps, il se fatigue vite.

Le Choreute était assis dans un grand fauteuil devant la fenêtre, le regard au loin. Il était rasé de près et portait des

chaussures de sport, un bas de training et un t-shirt blanc impeccable.

- Cher Monsieur, comment allez-vous, est-ce que je peux entrer ?

- Bien sûr, chère Madame, asseyez-vous.

Anne ouvrit une des chaises pliables posées contre le mur et se posta face au vieil homme.

- Anne Meyer, journaliste à Léman Télévision, dit-elle, en lui tendant la main.

Le Choreute resta impassible.

- J'aimerais vous parler de cette fameuse soirée au Grand Conseil, le 22 mai, vous voulez bien ?

Devant l'absence de réaction du Choreute, Anne se demanda s'il la comprenait.

- J'espère que ce n'est pas trop douloureux de vous rappeler cela ?

L'homme, comme s'il l'entendait soudain, lui répondit tout en continuant à regarder par la fenêtre :

- Oui, ça l'est.

- Vous vous êtes jeté du balcon de la tribune parce que vous saviez quelque chose ?

- Oui.

- En lien avec le meurtre de la jeune Rom ?

- Oui, on peut dire que c'était un meurtre.

- Excusez-moi, je vais sortir mon téléphone pour vous enregistrer si vous êtes d'accord.

- Oui, d'accord.

Les mains d'Anne tremblaient d'excitation quand elle appuya sur la touche d'enregistrement de son téléphone.

- Vous avez été témoin de quelque chose ?

- Oui.

- Concernant un représentant du peuple ?

- Oui, assassiné.

- Vous pouvez me dire de quoi il s'agit ?

- Oui.

Comme le vieil homme se tut, Anne pensa qu'il avait soif et lui proposa un verre d'eau qu'il accepta. Elle lui remplit le

gobelet qui se trouvait sur la table escamotable près de lui.
Le vieil homme le vida d'un trait.

- Ça va mieux ?
- Oui, merci.
- Reprenons, alors. Ce député, vous vous souvenez de son nom ?

Le Choreute ne répondit pas, il semblait chercher dans ses souvenirs. Anne était mal à l'aise, le Choreute ne l'avait pas regardée une seule fois depuis qu'elle était entrée dans la chambre. Enfin, il dit :

- Ma mémoire me fait défaut...
- Il s'appelle Vincent Bertau ?
- C'est ça, oui, c'est possible.
- Et qu'est-ce que vous l'avez vu faire ?
- Il est monté.
- Il est monté à la buvette du Grand Conseil ?
- Oui, c'est ça, il me semble.
- Et qu'avez-vous vu ensuite ?
- Il y a eu une plainte.
- Comment ça une plainte ?
- La démocratie est malade.
- Certes, mais c'était quoi cette plainte ?
- C'était faible.

Anne commençait à s'impatisser mais elle ne voulait pas brusquer le vieil homme de peur qu'il ne se taise.

- Monsieur, tout va bien ? Vous avez vu le député Bertau parler avec quelqu'un à la buvette ?
- Oui, avec son grand ami et disciple.
- Albert Malasicura ?
- Non, ce n'était pas ce nom-là.
- Et qu'est-ce qu'ils se disaient ?
- Ils se plaignaient de la mort de Socrate.
- Pardon ? De qui ?
- De Socrate vous dis-je ! Aristote et Théophraste en parlaient l'autre jour après être montés au Parthénon !

Anne posa ses mains sur les genoux du Choreute et tenta de baisser le ton :

- Mais vous me parlez de quoi ?
- Ne laissez pas les Athéniens commettre un nouveau crime contre la philosophie ! Ne laissez pas les Athéniens commettre un nouveau crime contre la philosophie !

Secoué par des spasmes, le Choreute poussait avec ses bras sur les accoudoirs mais retombait aussitôt dans son fauteuil, ses jambes ne répondaient plus.

- Venez, venez avec moi ! Il faut agir et vite !

Il tenta de s'agripper à Anne, mais celle-ci esquiva le geste et se leva pour appeler de l'aide.

- Revenez, revenez, je vais tout vous raconter ! Il ne faut pas que le crime se reproduise ! Je sais qui a tué ! Je vous le dis, je le sais !

Anne appuya plusieurs fois sur la sonnette d'urgence du personnel hospitalier alors que le Choreute hurlait, en brassant l'air de ses bras, comme s'il se débattait avec des fantômes.

Un infirmier arriva et se précipita vers le vieil homme. Il lui attrapa les bras et le maintint fermement contre lui, jusqu'à ce que le Choreute cède et se calme.

Une fois le vieil homme silencieux et détendu, l'infirmier desserra son étreinte et posa avec délicatesse les bras décharnés sur les accoudoirs du fauteuil. Le Choreute regarda à nouveau au loin par la fenêtre.

Devant le regard étonné d'Anne, l'infirmier la sermonna :

- Il ne faut pas énerver le vieil homme, sa santé psychique est fragile, il peut basculer dans la prostration à n'importe quel moment.
- Excusez-moi, répondit Anne en quittant la pièce sans se retourner.

Elle descendit quatre à quatre les deux étages qui la séparaient de la sortie. Ce n'est qu'arrivée à l'arrêt du bus qu'elle se souvint que ses chaussures lui faisaient mal. Elle s'assit par terre et se massa les pieds. Quand elle se releva, elle réalisa qu'aucun véhicule, ni bus ni voiture, n'était passé depuis qu'elle se trouvait là. Une chaleur de plomb et pas un

bruit. Après un moment de découragement, elle se rendit à l'évidence, elle allait devoir marcher pour rentrer chez elle et, afin d'éviter de brûler la plante de ses pieds nus, viser l'ombre à chaque pas.

LA CHUTE DE L'ANGE

Brad Fraco mâchait un brin d'herbe sèche, assis sur la butte qui marquait l'entrée de Cluj. Avec Dana, quand ils étaient enfants, ils restaient là des heures, en fin de journée, à scruter l'horizon, attendant le retour au village des hommes et des femmes qui travaillaient à la ville. Ils plissaient les yeux, face au soleil, pour distinguer en premier la poussière des chevaux qui tiraient les charrettes sur la terre craquelée. Quand l'attente était longue, avec un bout de bois, ils dessinaient des formes sur le chemin poussiéreux et jouaient à se faire deviner de quoi il s'agissait. Parfois, d'autres enfants du village les rejoignaient, mais Brad préférait quand il était seul avec Dana.

Un jour, de grosses limousines noires étaient arrivées par cette même route. Dana et lui avaient couru derrière le cortège. Ils avaient vu descendre des voitures le maire de Cluj, des représentants des forces de l'ordre et des civils qui, comme ils l'apprirent plus tard étaient des journalistes et des interprètes. Les poules et les cochons qui erraient autour des maisons s'approchèrent des nouveaux arrivants. Le maire de Cluj s'était agité et avait donné des ordres en roumain pour qu'on fasse décamper les bêtes. Il n'était pas content de cet accueil, il était là pour montrer à la presse européenne comment avaient été utilisés les fonds que la Roumanie avait reçus de l'Union Européenne pour l'intégration de la communauté rom. Il avait commencé par désigner l'école, un bâtiment qui semblait relativement neuf. Brad s'était élancé pour lui dire qu'il devait aussi montrer l'intérieur de l'établissement. Il était délabré et il n'y avait pas assez de pupitres pour tous les enfants. Les policiers étaient intervenus et l'avaient repoussé sans ménagement alors que ce dernier criait qu'il fallait aussi dire que les enseignants ne venaient pas jusqu'au village tant la route était mauvaise et les conditions de travail difficiles.

Brad et Dana retournèrent près de la grange aux animaux où ils découvrirent un seau rempli de clous. Ils jouèrent à les

placer un à un sur la route, à la sortie du village. Ils se cachèrent derrière la butte pour espionner le départ des limousines et avaient passé la soirée à rire, en observant le maire qui pestait au téléphone pour obtenir qu'une dépanneuse veuille bien venir jusque-là pour l'aider.

Brad soupira et se leva. D'un pas lent, il se dirigea vers le dépôt de ferraille qui s'amoncelait à l'entrée du village. Il devait faire sa part dans le tri des pièces de métal s'il voulait être logé et nourri ce soir. Devant la montagne d'objets hétéroclites, il se pencha et commença à en extraire ce qui était réutilisable. Tout ce qui était rouillé s'entassait sur un autre monticule qui, avec le temps, devenait presque aussi haut que celui des pièces à trier. Ce travail, bien qu'épuisant, ne demandait pas beaucoup de concentration. L'esprit de Brad continua à s'évader.

« Et si, quand ils étaient arrivés en Suisse, Dana avait pu, comme lui, intégrer la classe d'accueil de l'école secondaire à Lausanne ? Peut-être que tout aurait été différent. Peut-être serait-elle encore vivante aujourd'hui. Mais parce que les familles roms avaient refusé que les jeunes filles y participent, le programme n'avait été proposé qu'aux garçons. »

Brad s'essuya le front. Ici aussi il faisait plus chaud que d'habitude. Il avait soif.

« De toute façon, ça n'aurait rien changé, on est parti pour la Suisse après quelques mois seulement et ... ».

Brad fut interrompu dans ses pensées par le crissement des pneus d'une voiture qui s'arrêta à côté de lui. Le jeune homme ne l'avait pas entendue arriver. La voiture était banalisée, la plaque d'immatriculation roumaine. Un homme en uniforme en descendit, escortant une jeune femme qui avait l'air exténué.

- Brad Fraco ? Vous êtes bien Brad Fraco ?

Brad fit comme s'il ne comprenait pas. On alla chercher l'interprète qui attendait dans la voiture, il traduisit :

- J'ai ici une commission rogatoire de la République et Canton de Genève, en Suisse. Je suis moi-même

l'inspectrice Océane Müller et vous prie de me suivre sans opposer de résistance.

Brad ne réagit pas. Le policier lui passa les menottes et l'installa sur la banquette arrière de la voiture, avant de s'asseoir derrière le volant. Quand Océane claqua la portière du siège passager, la voiture démarra aussitôt en direction de Cluj-Napoca.

Océane se retourna pour s'adresser à Brad.

- On a retrouvé à Gensonnex, dans le mobil-home où vous séjourniez, un mouchoir taché de sang. Nous l'avons fait analyser et il se trouve que c'est le sang de Dana Cozca, la victime du drame de Chenebois.

Brad secoua la tête.

- Non, non, c'est pas moi, c'est pas possible.
- Vous comprenez le français alors ? Pourquoi ne pas l'avoir dit plus tôt ?

N'obtenant pas de réponse, elle continua :

- D'accord, l'interprète va continuer à traduire pour que vous saisissiez bien la situation. Ce mouchoir vous incrimine, nous vous ramenons à Genève pour vous auditionner en tant que suspect. Nous prenons le train dans une heure, la police roumaine nous amène à la gare.

Brad ferma les yeux, des larmes coulaient le long de ses joues.

DÉRAPAGE CONTRÔLÉ

Le journal télévisé de 19h30 touchait à sa fin. Vincent Bertau, appuyé sur le comptoir de l'Inside Bar, saisit la télécommande pour éteindre l'écran, quand une information de dernière minute arrêta son geste.

Il s'agissait de l'arrivée à la gare du jeune homme rom accusé d'avoir tué sa petite amie, rom elle aussi. Il avait l'air épuisé, tout comme l'inspectrice Müller, qui l'accompagnait. Une nuée de journalistes les bombardait de questions et leur tendait leurs micros.

- Je vous en prie, laissez-nous arriver. Après vingt heures de train depuis la Roumanie ! dit la jeune femme.

Quand le présentateur du journal reprit la parole, il récapitula où en était l'enquête, tout en précisant que des preuves accablantes avaient été retrouvées dans la caravane du jeune Rom à Genzonex, notamment un mouchoir taché de sang qui, après analyse, s'était avéré être celui de la jeune femme retrouvée morte au barrage de Chenebois.

Bertau fronça les sourcils. Qu'est-ce que c'était que cette histoire de mouchoir ?

Il fut interrompu dans son questionnement par la sonnerie de son téléphone, c'était Augustin.

- Bertau, tu as été un peu fort avec ta plainte contre l'AGAR. Maintenant c'est l'existence même de l'association qui est remise en question. Ils ne savent pas du tout comment se défendre, ils ont même fait appel au pasteur Favre, qui depuis me harcèle pour que je les aide. « Fais cela en mémoire de ta mère », n'arrête-t-il pas de me dire. J'ai peur qu'il fasse un malaise à son âge avec tout ce stress !
- Mon cher Augustin, on ne fait pas d'omelette sans casser des œufs ! Leur désorganisation montre bien à quel point ils sont nuls. S'ils disparaissent, ce ne sera pas une grande perte ! De toute façon, ma plainte va bientôt être classée faute d'élément.
- Tout cela me fatigue, Vincent.

Après avoir raccroché, Bertau éteignit la télévision et se rendit aux toilettes. Comme il le faisait toujours, il se passait de l'eau sur le visage et dans les cheveux. Il souriait au reflet que lui renvoyait le miroir quand il crut voir une tache de sang sur sa cravate. Surpris, il se pencha, ce n'était qu'une ombre. Au même moment, il entendit qu'on l'appelait dans le bar. Anne Meyer venait de passer le seuil du bar et s'étonnait :

- Vous étiez où ? Il est vide votre bar. Qu'est-ce qu'il se passe ?
- Rien, j'ai mis tout le monde à la porte pour pouvoir vous recevoir en toute tranquillité, chère Anne. Comment allez-vous ? Vous avez fait vite dites donc, je viens de vous voir avec tous vos amis fouille-merdes à la gare routière pour faire une haie d'honneur à ce voyou d'assassin.
- Vous connaissez la présomption d'innocence ? il n'a pas encore été jugé, je vous rappelle.
- Alors buvons à la justice ! Qu'est-ce que je vous sers ?
- Vous ne perdez jamais le nord. Je prendrai la même chose que vous.
- Deux Gin Martini, au shaker bien sûr.

Pendant que Vincent préparait les cocktails, Anne s'assit sur un tabouret de bar et posa ses coudes sur le comptoir.

- Je prépare une émission sur les prochaines élections au Conseil d'État et je réfléchis au format, qui dépendra du nombre de candidats et de candidates qui se présenteront. Serez-vous candidat, Monsieur Bertau ?
- Après le petit portrait assassin que vous avez fait de moi, comprenez que je ne suis pas très enclin à vous faire des confidences.
- Vous n'avez pas apprécié ? Étonnant. Pourtant tout était exact, n'est-ce pas ?
- Il y a façon et façon de présenter les choses. Vous avez insisté sur des détails et omis l'essentiel. Mais je ne vous en veux pas, j'aime les journalistes. Et je vais profiter de votre présence dans mon antre pour vous donner de moi une image plus exacte.
- Vous serez donc candidat aux élections !

Vincent sourit d'un air entendu et posa devant elle un verre dans lequel il versa le contenu du shaker. Anne but une gorgée :

- Mais avant de parler politique, j'aimerais que vous me disiez quelques mots sur la jeune femme rom qui travaillait chez vous et qui a été assassinée, vous deviez bien la connaître.
- Vous êtes bien renseignée. C'était mon employée, mais je ne savais même pas qu'elle était rom ! Vous imaginez bien que si je l'avais su, je ne l'aurais pas embauchée.
- C'est vrai que cela m'a intriguée. Je vous ai souvent entendu tenir des discours racistes au parlement, en particulier lors du vote du déclassement du terrain Leroy.
- Raciste, raciste... Tout de suite les grands mots.
- C'est d'ailleurs étrange cette coïncidence, vous ne trouvez pas ?
- Quelle coïncidence ?
- Que cette fille soit morte le soir même de la séance du Grand Conseil.
- Ah bon ? C'était le soir même ? En tout cas, cela prouve bien qu'il ne faut pas employer cette racaille ! J'ai été convoqué par la police à cause d'elle.
- Quelle délicatesse, une jeune femme est morte.
- Oui, c'est triste en effet, elle était gentille. Mais ils sont violents ces Roms, je l'ai toujours dit et résultat, ils s'entretuent sous votre nez. Mais assez parlé de cette sordide histoire. Parlons plutôt de moi ? Et de votre émission sur les élections. Vous pourriez faire une série documentaire sur moi, vous pourriez me suivre pendant plusieurs jours, partager mon quotidien, pour que les gens me connaissent. Qu'en pensez-vous ? On pourrait faire une séquence ici, dans mon rôle d'entrepreneur, une séquence au Grand Conseil comme député, une quand je tracte le samedi matin au marché, comme président du parti.
- On pourrait aussi filmer des moments plus intimes, comme une soirée avec vos amis ou dans votre famille. Vous habitez seul ?

- Et vous ?

Bertau lui fit un clin d'œil et se mit à préparer un nouveau cocktail. Anne le regarda faire et trouva qu'il avait de belles mains, que ses gestes étaient sensuels. Était-ce l'effet de l'alcool qui lui montait à la tête ? Quand il remplit à nouveau son verre, elle eut l'impression qu'il lui lançait comme un défi qu'elle devait à tout prix relever, si elle ne voulait pas paraître faible. Elle but une grande rasade.

- À vous ! dit-elle.

- Non, non, à nous ! C'était une bonne idée de se retrouver ici, c'est plus intime qu'à votre bureau, non ?

Il la regarda fixement, sans sourire. Anne eut l'impression qu'il la déshabillait du regard. Pour cacher la gêne qu'elle ressentait, elle but une autre gorgée.

Bertau reprit :

- Votre portrait n'était pas exact, mon père a quitté ma mère, c'est vrai, mais il est toujours resté en contact avec moi et il est très fier de moi aujourd'hui.

- Ah bon, et il habite où, votre père ?

- À Paris.

- On pourrait aller le voir pour le reportage.

Vincent étouffa un bâillement et se leva :

- Un coup de barre, désolé, mais merci d'être passée. Dites-moi quand on pourra commencer la série de reportages.

Anne eut du mal à cacher sa déception, elle eut l'impression d'être éconduite. Au moment de passer la porte, leurs corps se frôlèrent et Anne sentit l'odeur de son parfum mélangée à celle de sa transpiration qui, de façon incongrue, l'excita alors que cela faisait longtemps qu'elle n'avait plus désiré un homme. Vincent tenait la porte du bar ouverte, l'air crispé.

Saisie par une envie irrésistible, Anne se retourna brusquement et colla ses lèvres contre les siennes, et sa main contre son sexe. Vincent la repoussa avec fermeté :

- Eh oh ! Ça va pas ? Vous avez trop bu ?

Anne, déconfite, marmonna quelques excuses puis se mit à marcher sur le trottoir d'un pas rapide, sans se retourner. L'air de la nuit lui remit les idées en place et elle se mit à rire.

L'expression que ses collègues utilisaient souvent au sens figuré : « Grande gueule, petite bite » pouvait aussi bien s'entendre au sens propre.

DÉSILLUSIONS

Dominique Bidaux était rentrée plus tôt du travail pour dresser une table festive, nappe blanche brodée de soie d'or et d'argent avec serviettes assorties, verres en cristal et couverts en argent, sans oublier les bougies, qu'elle avait déjà allumées. Anne était arrivée avec une demi-heure de retard. Dominique avait fait comme si cela ne l'avait pas affectée. Maintenant les deux femmes étaient dans la cuisine, Dominique, près de la cuisinière, surveillait le risotto.

- Tu veux que je râpe le parmesan ? proposa Anne.

Elle était de mauvaise humeur, elle était venue pour rompre et n'avait pas encore osé le faire. Elle saisit la râpe d'un geste brusque et se coupa. Elle maugréa :

- Rien ne va aujourd'hui.

Dominique soupira :

- Arrête, tu ne vas pas encore me servir ton couplet sur la justice de classe ? On était obligé de le faire arrêter, on a trouvé une preuve accablante chez lui.
- Mais l'arme du crime, elle, vous ne l'avez toujours pas retrouvée ? Pourquoi il n'aurait gardé que le mouchoir ? C'est bizarre non ?
- Il a un mobile aussi, la jalousie. Sa petite copine avait un amant, il a très bien pu perdre le contrôle. Et surtout, pourquoi aurait-il fui à Cluj-Napoca s'il n'avait rien à se reprocher ?
- Pour moi, ça ne prouve rien tout ça. Il a très bien pu partir parce qu'il n'a pas confiance en les autorités, c'est souvent le cas pour les personnes précaires. Et l'entourage de la fille, vous l'avez examiné aussi ? Elle travaillait pour Bertau, vous l'avez soupçonné, lui ?
- Mais quel intérêt aurait-il eu à tuer cette fille ?
- Si ce n'est pas le jeune, c'est bien quelqu'un d'autre... Et je croyais que pour être accusé d'un meurtre, il fallait avoir non seulement un mobile, mais aussi l'opportunité et les moyens. Et là, pour les moyens, excuse-moi, ce n'est pas évident ! S'il l'a tuée au campement rom, comment l'a-t-il

déplacée jusqu'au Rhône ? Tout seul ça semble difficile, est-ce qu'il a eu un complice ?

- Ils ont des camionnettes dans le campement, et il a très bien pu le faire seul. La victime était menue.
- Vous avez retrouvé du sang dans une des camionnettes ?
- Non, mais s'il l'avait bien emballée, c'est possible qu'on n'en trouve pas.
- Emballée ? Ah oui, les sacs poubelles. Et il les aurait trouvés où le jeune ces sacs ? Dans le campement ? Vous en avez découvert d'autres de ces sacs poubelles lors de la perqui ?

Dominique soupira. Elle n'avait pas invité Anne pour discuter d'une affaire en cours.

- Prends plutôt le champagne que j'ai mis au frais et ouvre-le. Avec la difficulté à trouver des produits importés aujourd'hui, je peux te dire qu'il m'en a fallu de la persévérance pour l'obtenir !

Anne imperturbable, continua :

- Il y a encore beaucoup de zones d'ombre dans cette histoire, vous avez bâclé parce que le client était trop parfait. Vous ne savez même pas pourquoi Dana a essayé de m'appeler le soir de la séance du Grand Conseil. Encore un lien avec Bertau, soit dit en passant.

Dominique claqua la cuillère en bois contre la plaque en vitrocéramique et aboya :

- Tu sais quoi ? T'avais qu'à lui répondre quand elle t'a appelée ! Mais c'est trop te demander de décrocher quand on t'appelle !

Anne ricana :

- Tu ne peux pas t'empêcher de tout ramener à toi, hein ? Si je ne t'ai pas répondu hier, c'est que je n'en peux plus de ta possessivité, tu me saoules !

Dominique se concentra sur le risotto, une profonde tristesse la submergea. Pourquoi sa vie amoureuse était-elle si compliquée ? Et depuis toujours.

Elle revit la jeune femme qu'elle avait rencontrée, alors qu'elle rédigeait sa thèse de droit pénal à Zurich. À l'époque,

elle n'avait pas su comprendre le désir incontrôlable qu'elle avait alors ressenti. Elle ne pouvait pas envisager d'avoir des attirances homosexuelles. Elle avait pris des médicaments pour pouvoir se concentrer sur son travail. Mais elle était tombée malade et avait passé dix jours au fond du lit à la résidence catholique où elle logeait. Elle frissonna et comme se parlant à elle-même :

- Pourquoi dois-je endurer tout ça ?
- Quoi ?
- Rien.

Imaginer sa vie sans Anne la faisait souffrir. La beauté d'Anne, sa jeunesse, lui avait fait oublier combien elle-même se trouvait laide, disgracieuse. Avec Anne, elle avait compris ce que les romans et les films appelaient la passion. Dominique s'était toujours persuadée que l'amour n'était pas pour elle, que son destin était d'être seule et qu'elle consacrerait sa vie à son travail. Mais maintenant, tout avait changé, tout lui paraissait fade comparé aux émotions qu'elle ressentait quand elle était avec la journaliste.

- Tu n'es qu'une petite garce égoïste qui ne comprends rien !
- Et voilà, tu recommences avec tes rengaines ! Tu vas encore parler de ton coming-out ? Tu sais, il y a plein de gens qui ont des problèmes plus graves que les tiens, comme d'être accusé injustement de meurtre parce qu'on appartient à une communauté.

Dominique arracha le tablier qu'elle avait noué autour de sa taille et le jeta par terre :

- Tu es impossible ! Je ne sais pas pourquoi tu es avec moi de toute façon !
- Bon, tu sais quoi ? J'ai plus faim, tu m'as coupé l'appétit !
- Pourquoi t'es dure comme ça ? C'est difficile pour moi ces temps, avec les rationnements imposés au palais, comme si ce n'était pas un service à garantir, contrairement à la police, aux pompiers et aux ambulances, qui ont des dérogations ! Et toutes ces personnes qui sont arrêtées parce que tous les jours il y a des manifestations et que

le plus souvent elles dégénèrent. En plus, je subis des pressions de tous côtés pour boucler ce meurtre entre Roms. Pour les uns, cette affaire est le symbole d'une justice à deux vitesses, et pour les autres il faudrait jeter tous les Roms au cachot ! Sans parler de ceux qui menacent de faire recours devant la Cour européenne des droits de l'homme, alors qu'au fond tout le monde se fout de cette pauvre fille !

Anne observait Dominique, sans aucune empathie. La procureure avait bâclé l'enquête et essayait de se trouver des excuses. Elle lui lança un regard chargé de mépris.

- Ça y est ? T'as fini ? Allez, j'en ai marre, je me casse.
- Non, Anne, reste ! Tu ne peux pas me faire ça ! supplia la procureure en se courbant en deux.

Anne était déjà dans le hall d'entrée, son sac sur le dos. Au moment de franchir la porte, elle se retourna et vit Dominique qui se tenait le ventre :

- J'y crois pas, tu recommences le chantage avec ton ulcère, vraiment ? Et hier soir, si tu veux le savoir, j'étais avec un homme et tout bien considéré, je me demande si je ne les préfère pas.

Elle sortit et claqua la porte derrière elle.

Comme un automate, Dominique souffla les bougies et vida la casserole dans la poubelle. Puis elle prit deux somnifères dans une boîte posée sur l'étagère à épices et les avala avec le vin blanc qu'elle avait ouvert pour le risotto. Elle se traîna jusqu'à son canapé et s'y laissa tomber.

PREMIERS PAS

Agenouillé auprès de l'enfant, l'éducateur référent d'Alma lui dit :

- J'ai été heureux de t'accueillir ici quelques jours.

Après un moment d'hésitation, la petite rejoignit Catherine, Marius et Louis, qui attendaient en lui souriant. Elle entoura de ses bras les jambes de Catherine et leva la tête pour la regarder.

- On y va ? lui dit la jeune femme.

L'enfant acquiesça et se retourna pour faire un au revoir de la main à l'éducateur.

Ils marchèrent jusqu'à la Place Neuve. Il était neuf heures du matin mais il faisait déjà chaud. À l'arrêt de bus, Alma ramassa une feuille d'arbre et la tendit à Catherine :

- Cahier ! Dans cahier !

- Tu veux qu'on la mette à sécher dans un cahier ? lui demanda Catherine.

Alma hocha de la tête.

- Donne-la-moi, dit Louis, je vais la mettre dans ma poche.

- Merci, dit la petite fille.

- Et si on allait prendre une glace ? proposa Marius. Vous aimez les glaces les enfants ?

Les enfants n'avaient pas attendu la fin de sa question pour sauter de joie. Devant leur enthousiasme, Catherine et Marius éclatèrent de rire et se dirigèrent vers une cabane aménagée qui se trouvait à l'entrée du parc qui bordait la place. Alma et Louis choisirent les mêmes parfums et s'assirent sur un banc. Les deux adultes restèrent près de la cabane à les observer.

- Tu pleures ? demanda Marius à Catherine.

- De bonheur, oui ! Elle est tellement mignonne cette enfant et regarde comme Louis a l'air content.

- C'est vrai qu'ils sont déjà complices, c'est émouvant.

Catherine enlaça Marius et déposa un rapide baiser sur ses lèvres.

- Je t'aime Marius.

Après avoir terminé leur cornet, les enfants essayèrent de rincer leurs doigts à la fontaine qui se trouvait juste à côté de la cabane. Ils actionnèrent le bouton pour obtenir de l'eau, mais le débit était faible. Il leur fallut s'y reprendre à plusieurs fois pour que leurs mains ne collent plus.

Puis la famille repartit en direction de l'arrêt de bus. De nombreuses personnes attendaient, aucun tram n'était passé depuis longtemps. Les gens discutaient.

- Cette fois c'est les aînés qui manifestent, ça n'en finit plus... disait un jeune homme sur un ton las.

Marius proposa de marcher. Ils longèrent la Treille, heureusement ombragée par des arbres centenaires. Catherine sentit son téléphone vibrer et le temps de le trouver, la sonnerie avait cessé.

- Tiens, Anne Meyer, dit-elle.
- Cheval ! dit Alma en montrant du doigt un homme qui marchait en portant un enfant sur ses épaules.
- Tu veux jouer au cheval ? demanda Marius en riant.
- Oui, avec Nali.
- Nali ? C'est qui Nali ?

Étonnée par la question, la petite le fixa de ses grands yeux marron. Marius mit l'enfant sur ses épaules et partit en galopant. Louis les suivit en hurlant « hue ! hue ! ». La petite riait aux éclats.

Alors que Catherine remettait son téléphone dans son sac, celui-ci bipa pour signaler un message vocal. Elle l'écoula.

Quand Marius, essoufflé, revint près d'elle, elle lui dit :

- Anna Meyer veut faire une interview grand format de moi, et avec du public. Elle s'intéresse à notre initiative populaire qui demande la création d'une personnalité juridique pour que la nature puisse se défendre. Elle veut rebondir sur la conférence de presse qu'on a faite hier.
- C'est super, ça va donner de la visibilité à l'initiative. C'est aussi parce que c'est un sujet polémique que ça doit l'intéresser.
- C'est qui Nali, Maman ? demanda Louis.
- Je ne sais pas, qui t'a parlé d'un Nali ?

- C'est Alma.
- Est en Oumanie, dit Alma.
- En Roumanie, Alma, avec un 'R'.

Arrivés devant leur immeuble, Marius prit Alma sur ses épaules pour monter les escaliers. À peine passée la porte de l'appartement, les deux enfants s'élancèrent dans la chambre de Louis en riant.

- Bienvenue chez toi ma chérie, dit Catherine.

TOURMENT LÉGITIME

Dominique Bidaux était seule dans son bureau. Assise face à son ordinateur, elle écrivait sur son clavier à toute vitesse, les yeux vissés à l'écran.

Soudain elle s'arrêta net, effaça les derniers caractères saisis, puis les tapa à nouveau. Elle soupira et se prit la tête entre les mains. Dix jours... Dix jours qu'elle n'avait pas de nouvelles d'Anne ! Elle se redressa, rejeta son clavier et cria de rage. Elle se leva et alla se poster devant la fenêtre. Elle retourna à son bureau, ouvrit le tiroir central, vit la flasque, mais claqua le tiroir pour le refermer. Elle marcha dans la pièce et fit trois fois le tour de son bureau. Elle ouvrit à nouveau le tiroir, prit d'un geste brusque l'objet défendu et avala quelques gorgées. Au moment où elle commençait à sentir la chaleur du liquide se répandre dans son corps, le téléphone sonna. « Merde, le premier procureur, il ne manquait plus que lui » dit-elle en décrochant le combiné.

- Oui ?
- Dominique, je sais que tu ne veux pas être dérangée, mais je dois te parler de ton acte d'accusation dans l'affaire de la Rom de Gensonnex. Il n'y a pas assez d'éléments pour conclure à la culpabilité de ce Fraco, on ne gagnera jamais le procès.
- C'est-à-dire ?
- On n'a même pas retrouvé l'arme du crime !
- Écoute, le type était jaloux, il l'a plantée dans un accès de colère et a jeté son couteau dans le Rhône.
- Mais on ne sait même pas comment il s'y est pris pour la balancer par-dessus bord !
- On peut interpréter le rapport du psychologue dans mon sens, le type n'a pas les idées claires, il pleure tout le temps, et il n'a même pas d'alibi. Moi je te dis qu'on a un faisceau d'indices bien suffisant pour clore. On ne peut pas tergiverser davantage, surtout avec la pile d'affaires qui attendent d'être instruites après celle-là !
- Un innocent en taule et c'est tout le système qui coule.

La colère s'empara de Dominique, elle hésita à raccrocher mais ce n'était que repousser le problème, elle s'emporta :

- Qu'est-ce que tu m'emmerdes avec tes phrases à la con ! De toute façon, tout ce qui t'intéresse c'est mon poste, je le sais bien ! Tu fais tout pour me pousser à bout et pour que je ne me représente pas ! Mais tu peux toujours rêver, je ne lâcherai pas et jamais tu n'auras le soutien du parti !

- Oh, Dominique, calme-toi !
- Mais je suis très calme.
- Bon, alors dis-moi comment on peut argumenter sans avoir l'arme du crime et sans avoir trouvé une seule trace de sang, alors que le médecin légiste dit que la victime s'est vidée de son sang si lentement qu'on aurait encore pu la sauver pendant une bonne heure après le coup ?
- C'est la raison pour laquelle je retiens une façon d'agir particulièrement odieuse et que je conclus à un assassinat.
- J'ai bien compris. Et vous n'avez pas fait de reconstitution !
- Comment aurait-on pu en faire une ? On ne connaît pas la scène du crime ! Aucun indice probant dans la caravane de Fraco, ni aux alentours du barrage. Et de toute façon, on ne fait plus de reconstitutions, on n'a plus le temps et avec les restrictions de déplacement, c'est devenu trop compliqué.

Le premier procureur se tut. Quand il reprit la parole, il était hésitant :

- Ok, fais comme tu penses.
- T'es chiant, on n'a plus le temps de pinailler dans cette affaire. On ne sait pas exactement comment il l'a fait, mais il l'a fait ! Il y a un faisceau de preuves !
- Je n'en serais pas aussi sûr.
- Les juges nous suivront, ils savent qu'il faut accélérer la cadence si on ne veut pas que tout le système soit paralysé.
- Si tu le dis.
- On a fini alors ?
- On a fini.

Après avoir raccroché, Dominique appuya son front sur son bureau et laissa pendre ses bras. Elle avait encore deux nouveaux actes d'accusation à rédiger et elle n'aurait pas fini avant la nuit. Elle se mit à sangloter.

FIN DE PARTIE

Il était dix-neuf heures quand Albert franchit le seuil de l'Inside Bar. Il se fraya un passage, il avait rendez-vous avec Vincent Bertau. Tous les commerces du centre-ville constataient un afflux de clients. Depuis la pénurie d'essence, les gens avaient changé leurs habitudes. Ils privilégiaient les activités accessibles à pied ou à vélo, ce qui faisaient le bonheur des petits commerces. Le déploiement du télétravail renforçait aussi l'activité des bistrot où, après une journée à la maison, les habitants appréciaient de se retrouver en fin de journée dans leur quartier.

Albert faillit tomber après s'être pris les pieds dans un tabouret de bar qui avait été déplacé. Un homme à la cravate desserrée, hilare, le rattrapa par le col :

- Hey ! Attention !

Albert approcha son visage tout près de celui de l'homme et lui dit :

- Tu me cherches ?

L'homme se leva :

- Quoi ? Tu veux te battre ? Tu ferais mieux de dessaouler d'abord, tu pues l'alcool !

Albert se calma, il ne voulait pas faire un scandale dans le bar de Vincent. Il haussa les épaules et continua sa route. Derrière le comptoir, la nouvelle serveuse, une Suédoise, s'affairait :

- Il est là le boss ? lui demanda Albert, tout en mettant une petite claque sur les fesses de la jeune femme.

- Mais ça va pas ! Tu te prends pour qui ? Tu me touches encore une fois et je porte plainte contre toi pour harcèlement !

Albert rit et prit une poignée de cacahuètes qu'il engouffra dans sa bouche, puis se dirigea vers le fond de l'établissement. Il frappa à la porte du bureau de Vincent et attendit qu'on lui dise d'entrer. Puis, il ouvrit la porte et agita le journal local sous le nez de Vincent :

- Pas près de s'occuper des Belles Rives, ces faiseurs de romanichels ! Tu les as pas ratés !

A la une, sous le titre « Est-ce que l'AGAR est encore digne de confiance ? », un article avec photo des locaux de l'association s'étalait sur toute la page, alléguant la mauvaise gestion financière chronique de toutes ces associations qui fleurissaient pour pallier les manquements de l'État. Il y avait aussi un encadré avec la photo du député Bertau qui avait porté plainte.

Vincent leva les yeux vers Albert :

- Tu as encore bu ?
- Presque rien, t'inquiète.

Albert s'assit sur le bureau.

- Tu vires ton cul de là ! lui dit Vincent d'un ton cassant.
- Ouh là là, Monsieur est de mauvaise humeur, dit Albert en se levant.

Puis il sortit un mouchoir en tissu de sa poche et s'épongea le front.

- Saleté de chaleur, ras-le-bol.

Vincent ne réagit pas, il avait un sujet plus grave à aborder :

- C'est quoi cette histoire de mouchoir taché de sang ? Tu y es pour quelque chose ?

Albert lui lança un regard malicieux :

- T'as vu, pas mal, hein ? Quand Schmidt m'a parlé de la perquisition, j'ai pensé que ce serait un bon moyen d'enfoncer définitivement ce jeune con.

Bertau soupira et posa les coudes sur son bureau :

- Mais ce mouchoir ? Tu l'as trouvé où ?
- C'est celui qui était autour du couteau.

Bertau se leva et se dirigea vers la porte du bureau pour vérifier qu'elle était bien fermée.

- Le couteau ? LE couteau à cran d'arrêt, tu veux dire ? Mais je croyais que tu t'en étais débarrassé !

Albert recula devant la violence du ton de Vincent qui, fou de rage, enchaîna :

- Tu l'as gardé ? C'est ça ? Tu l'as gardé ! Mais pour en faire quoi ?

Albert avait baissé la tête. Vincent continua sur le même ton :

- Comme moyen de pression contre moi ? T'es vraiment qu'un ancien flic, mais trop mauvais pour rester aux renseignements !

Les pensées se bousculaient dans la tête d'Albert. Pourquoi Vincent revenait sur cet épisode malheureux de sa vie ? Il oubliait que l'indemnité perçue pour avoir accepté de démissionner leur avait permis de lancer le Parti de la liberté.

- Pourquoi tu me traites comme ça, on dirait que je te fais honte ! C'est quand même grâce à moi que t'as pu lancer le parti.
- T'es tellement bourré que tu dis n'importe quoi ! Écoute-moi bien. Tu vas me faire disparaître ce truc et vite fait ! Je te préviens, si je plonge, tu plonges avec moi, tu crois quoi ? Que je vais te laisser faire ?

Devant la fureur de Vincent, Albert n'osait plus bouger. Il eut un timide sourire. Vincent fit mine de le frapper, mais se ravisa. Il saisit sa veste de cuir toute neuve et sortit en claquant la porte derrière lui.

Il traversa le bar en jouant des coudes et arrivé dans la rue, il enfourcha sa moto garée sur le trottoir juste devant le bar. Il mit le contact et tourna plusieurs fois la poignée des gaz au maximum. Il ajusta ses lunettes de soleil et coiffa ses cheveux en arrière dans le rétroviseur. Puis il maintint les gaz au maximum et démarra dans un bruit de crissement de pneus qui laissa des marques de caoutchouc sur la chaussée. Il slaloma entre des piétons affolés qui, à son passage, se jetèrent de côté. Quand il arriva au rond-point de Rive, il était déjà presque à soixante kilomètres heures. Pour dépasser un vélo cargo qui indiquait vouloir tourner à droite, il fit un écart. L'ayant doublé, il se retourna pour lui faire un doigt d'honneur. Mais le cycliste s'était arrêté pour laisser passer un tram. Vincent s'y encastra sans même avoir eu le temps de freiner. Le fracas strident de la collision, telles des scies de machines industrielles découpant de l'acier, figea les badauds.

Un attroupement se forma autour de Vincent Bertau. Une femme appela une ambulance. Un homme s'agenouilla et commença un massage cardiaque en comptant à haute

voix. Par intermittence, il s'arrêtait pour faire du bouche-à-bouche, puis recommençait. Au bout de quelques minutes, l'homme était à bout de forces. Il demanda si quelqu'un pouvait le relayer. Une personne s'avança, c'était un infirmier. Il s'accroupit à côté du corps inerte et prit le pouls de l'accidenté. Il grimaça. Au même moment, une ambulance s'arrêta juste à côté du lieu du drame. Les ambulanciers sortirent et se penchèrent sur le motard à terre. Du sang sortait de sa bouche, il fixait le ciel avec une expression d'effroi. Moins de cinq minutes plus tard, les ambulanciers déclarèrent l'homme décédé.

PROCÈS EXPÉDITIF

Brad Fraco avait été escorté dans la salle du tribunal par deux policiers en uniforme. Il se tenait maintenant à l'endroit où se situait le chœur de la chapelle, à l'époque où le bâtiment, qui aujourd'hui abritait le Palais de justice, était un couvent. Il avait maigri, ses yeux étaient cernés, signe des longues nuits d'insomnie passées à essayer de comprendre comment, lui qui avait aimé Dana plus que quiconque, pouvait se retrouver sur le banc des accusés.

L'huissier ouvrit la porte qui, jadis, donnait sur la sacristie et demanda à la salle de bien vouloir se lever pour l'entrée des juges. Une fois ces derniers assis sur l'estrade qui surplombait la salle, le juge qui présidait et qui s'était assis au centre, prit la parole :

- Monsieur Brad Fraco, levez-vous.

Avant de se lever, Brad se retourna vers l'assistance. La tante de Dana lui fit un signe de la main. À côté d'elle, il reconnut un travailleur social de l'AGAR et l'inspectrice Océane Müller, qui avait été la seule à être aimable avec lui durant l'instruction. Il y avait aussi un homme qui dessinait et un autre qui griffonnait des notes dans un calepin, sans doute un journaliste. À part eux, les bancs étaient vides.

Brad avait demandé à son avocate commise d'office qu'une interprète l'assiste pendant le procès. Il avait pensé qu'il serait plus à l'aise en romani. Mais lorsque celle-ci commença à traduire dans un émetteur relié aux écouteurs que portait Brad, elle parla en roumain. Brad avait de la peine à la comprendre, il n'avait pas été à l'école en Roumanie et n'avait jamais appris le roumain. Il comprenait mieux ce que disait le juge en français.

Le président du tribunal appela le premier témoin.

Hans Schmidt expliqua comment la police avait découvert le mouchoir ensanglanté et comment sa collègue avait dû se rendre en Roumanie appréhender le suspect qui y avait fui. L'avocate de la défense demanda s'il était possible que le mouchoir ait été mis là par une tierce personne.

- Vous savez, tout est possible ! répondit Hans Schmidt en toisant la jeune femme.

Puis Albert Malasicura vint témoigner qu'il avait vu Dana et Brad « s'engueuler devant le bar où elle travaillait ».

- C'était quand ? demanda l'avocate de la défense.
- Un soir que Dana avait travaillé tard ! Il était là, devant le bar, il criait et Dana lui a dit « arrête Bertau », euh non. Quel con je suis ! dit-il en repoussant une mèche grasse qui lui tombait dans les yeux, elle lui a dit « arrête Brad, tu me fais peur ».

Sur ces mots, Albert se tut. Il baissa les yeux et fixa le sol.

Le président du tribunal lui demanda de bien vouloir continuer.

Les yeux remplis de larmes, Albert reprit :

- Excusez, Monsieur le président, j'arrive pas à me faire à l'idée qu'il est mort. Vous pouvez pas savoir le vide qu'il a laissé, y'a tout qui part en couilles, tout fout l'camp...

Le président l'interrompt :

- Greffier, donnez un mouchoir au témoin.

Après avoir laissé le temps à Albert de se moucher bruyamment, le président lui demanda de bien vouloir poursuivre.

Albert s'essuya les yeux et dit :

- C'est à cause de sa *King Road*, j'vous jure, elle le rendait complètement fou. Si seulement il n'avait pas été aussi à cran ce soir-là...
- Si vous n'avez rien d'autre à ajouter, Monsieur, je vous prie de rejoindre votre place.

L'air misérable, Albert obtempéra.

Appelée à la barre, la tante de Dana livra une version opposée de la relation entre Dana et Brad. Elle attesta combien il avait toujours été un gentil garçon et elle une brave fille. Et qu'il était inimaginable qu'il ait pu lui faire du mal.

Puis ce fut le tour du Ministère public. Dominique Bidaux se leva. Elle fit un plaidoyer sur l'amour, et le sentiment d'abandon quand la personne adorée se dérobe. On pouvait comprendre le désespoir de l'accusé et même son geste, mais pas son crime.

- En conclusion, il faut se résoudre à l'assassinat. Je requiers une peine de dix-huit ans de prison, assortie, étant donné que Monsieur Brad Fraco est étranger, d'une expulsion de Suisse de quinze ans, selon l'article soixante-six alinéa un, lettre a du code pénal. L'exécution de la peine prime celle de l'expulsion selon l'article soixante-six alinéa deux. Et je demande que Monsieur Brad Fraco soit condamné aux frais de procédure.

Le président demanda :

- Brad Fraco, vous avez la parole, voulez-vous vous exprimer ?

La voix du président tira Brad de sa torpeur. Il soupira et répéta encore une fois ce qu'il avait déjà dit à la police, puis au procureur : oui, il aimait Dana mais non, il ne l'avait pas tuée. S'il avait fui, c'était parce qu'il n'avait pas confiance en les institutions. Oui, il lui était arrivé de mendier, mais le plus souvent il jouait de la zurna car il voulait mériter son argent. Oui, il gagnait plus d'argent quand Dana était avec lui et dansait sur sa musique. Non, il n'était pas un voleur, ni un proxénète non plus, d'ailleurs. Non, il ne savait pas d'où venait le mouchoir taché de sang que la police avait retrouvé dans sa caravane, ce n'était pas lui qui l'avait mis là, il ne l'avait jamais vu avant.

Brad avait chaud, il avait envie de s'asseoir. Il se rendait bien compte que le moment était capital pour lui mais sans Dana, sa vie n'avait plus de sens, il se sentait seul, alors en prison ou en liberté, quelle différence ?

Devant le mutisme de Brad, le président insista :

- Veuillez répondre à la question, Monsieur Braco.
- « Fraco », c'est « Fraco », dit l'interprète. Le juge eut un mouvement d'humeur, l'interprète n'était pas habilitée à s'exprimer de son propre chef.

Puis, s'adressant à nouveau à Brad, il lui dit :

- Vous vous tenez donc à cette version des faits. On ne saura donc jamais comment vous avez déplacé le corps. C'est pourtant votre dernière chance de montrer votre volonté de coopérer.

Brad se tourna vers l'interprète et lui fit signe qu'il avait compris.

- C'est la vérité et je n'ai pas déplacé de corps.
- Si vous vous obstinez à ne pas répondre, comment voulez-vous que l'on vous comprenne ? lança le président, cette fois agacé.

Brad décida de ne plus rien dire. Après plusieurs questions qui n'obtinrent pas de réponse, le président lui demanda de s'asseoir et leva la séance.

La salle du tribunal se vida en silence. Brad suivit les policiers qui lui passèrent les menottes. Ils l'escortèrent dans la cour où attendait le fourgon qui allait le ramener en prison.

VANITAS VANITATUM

Une pluie diluvienne avait transformé l'allée centrale du cimetière en ruisseau. Même si elle ne pouvait que s'en réjouir après des mois de sécheresse, Catherine Piguet regrettait de n'avoir pas pris de parapluie. Elle marchait en direction du centre funéraire, tenant Alma par la main.

Arrivées au funérarium, Catherine s'agenouilla pour coiffer avec ses doigts les cheveux mouillés de l'enfant.

- Ils sont où les morts ? dit la petite fille en regardant autour d'elle.
- Il y en avait tout autour de nous, quand nous avons marché de l'entrée du cimetière jusqu'ici, enterrés, mais il y en a aussi au jardin des souvenirs dans des urnes, c'est là que sera ta maman, répondit Catherine.
- Dans une urne ? C'est grand une urne ?
- En fait ce seront ses cendres qui seront dans l'urne.

La petite fille était sur le point de poser une nouvelle question mais Catherine se redressa pour serrer la main de l'employé du funérarium qui s'était avancé vers elles.

- Vous êtes en retard.
- Excusez-nous, le bus a eu du retard à cause des inondations.

Il hocha de la tête d'un air incrédule et les conduisit vers une des petites salles à disposition pour les cérémonies, au milieu de laquelle se trouvait un cercueil en carton. Une femme était assise, elle pleurait. Quand elle se retourna, Alma reconnut la tante de Dana et lui sourit. Le visage baigné de larmes, la vieille femme se précipita pour serrer l'enfant dans ses bras.

- Mare Ma o Del ! Mare Ma o Del ! répétait-elle en implorant le ciel.

Alma se dégagea et prit la main de Catherine, qui se présenta :

- Je suis Catherine Piguet, avec qui Alma vit désormais, et vous, qui êtes-vous ?
- tante de Dana, moi qui gardais Alma quand Dana travail. Tellement contente de la revoir.

Puis, se tournant vers Alma :

- Ma chérie, comme toi jolie, comme toi bien coiffée ! Toi bien ?
- Oui, répondit l'enfant d'une voix calme qui tranchait avec le ton agité de la tante.
- Quel malheur mon enfant, dit la tante avant de repartir en sanglots.
- Excusez-moi, il va falloir bientôt libérer la salle, dit l'homme en noir qui était resté jusque-là immobile au fond de la pièce.

En silence, les deux femmes et l'enfant suivirent l'homme jusqu'au crématorium et, après s'être assises, regardèrent, sans un mot, le cercueil disparaître dans les flammes.

La tante se mit à chanter.

Alma leva les yeux vers Catherine.

- Quand on est mort, on n'a pas mal à cause du feu ?
- Non, on ne sent plus rien.

Catherine prit Alma dans ses bras et la berça doucement.

Après avoir amené l'urne au jardin des souvenirs et écouté la prière en romani que la tante de Dana récita, les deux femmes et l'enfant marchèrent en silence jusqu'à la grille du centre.

Là, la tante s'adressa à Alma :

- Tiens enfant, prends bijou en souvenir de mama.
- C'est quoi ? dit l'enfant.
- C'est une chaîne en or avec un pendentif en forme de cœur, décrivit Catherine.
- Mama aimait beaucoup bijou.
- Merci.

Pendant que les deux femmes se promettaient de rester en contact, l'enfant jouait avec le pendentif, qui s'ouvrit. A l'intérieur, deux photos se faisaient face. Tirant sur la manche de la tante de Dana, Alma dit :

- Dis, là c'est maman. Mais là c'est mon papa ?

La tante, étonnée, regarda la photo :

- Non, ma chérie, toi papa blond, moi pas connaître. Peut-être homme riche dans beau quartier, mama très amoureuse. Toi bijou avec grand amour aussi un jour !

Au moment de se séparer, Catherine serra la tante de Dana dans ses bras et lui donna sa carte de visite. La tante de Dana pouvait venir voir Alma aussi souvent qu'elle le voulait.

Puis, Catherine et Alma marchèrent en direction de la sortie. Elles quittèrent l'allée principale en voyant arriver un homme qui portait une cape aux couleurs du drapeau du canton. Derrière lui, processionnait un cortège constitué du président du Grand Conseil, entouré d'une demi-douzaine de députés, ainsi qu'un représentant du gouvernement.

- Pourquoi on passe là ? demanda Alma.
- Je n'ai pas envie qu'ils nous voient, expliqua Catherine, ce sont mes collègues du parlement.

Arrivées à l'arrêt de bus, absorbées dans leurs pensées, elles ne firent pas attention à l'homme qui se dirigeait vers le funérarium, seul et sombre. C'était Albert Malasicura, qui se rendait à la cérémonie en mémoire de Vincent Bertau.

JUGEMENT SANS APPEL

Le président du tribunal, qui avait convoqué les parties pour la lecture du jugement, prit la parole :

- Selon l'article quarante-sept du code pénal suisse, les juges fixent la peine d'après la culpabilité de l'auteur. Toutes les composantes objectives et subjectives pertinentes de la culpabilité sont analysées. Parmi celles-ci figurent celles qui ont trait à l'acte lui-même, comme la gravité de la lésion corporelle subie par la victime, son caractère répréhensible et le mode d'exécution entrepris pour le crime. L'intensité de la volonté délictuelle, ainsi que les motivations et les buts de l'auteur sont évalués, tout comme les éventuels antécédents judiciaires. Il va être tenu compte, Monsieur, de votre réputation, de votre situation personnelle, du risque de récidive, de même que de votre comportement depuis votre arrestation et au cours de la procédure pénale. Votre faute, Monsieur, est particulièrement lourde. Il vous est reproché d'avoir pris la vie d'autrui, soit le bien le plus précieux que notre ordre juridique protège, en ayant agi avec brutalité. Alors que vous aviez le choix, à tout moment, de cesser cet acharnement de violence, vous êtes au contraire allé jusqu'au bout de votre pulsion mortifère. Ensuite, vous n'avez pas manifesté de repentir sincère. Vous vous êtes enfui, puis, une fois retrouvé par la police, vous avez mal collaboré et vos déclarations sont restées floues. Vous ne nous avez pas donné de version expliquant votre acte, au contraire, vous continuez à vous proclamer innocent alors que les indices s'acharnent à démontrer le contraire. Et vous ne vous êtes pas, à un seul moment, excusé pour le tort commis. Vous ne semblez pas même avoir une ébauche de prise de conscience de la gravité des faits qui vous sont reprochés. Votre situation personnelle ne justifie en rien vos agissements. Vous êtes jeune, en bonne santé, sans antécédent judiciaire et ressortissant d'un pays membre de l'Union européenne et vous aviez

tout le loisir d'agir autrement. Mais vous avez pourtant ôté la vie d'une jeune femme, sous l'impulsion de la jalousie. Vous commettez ainsi une des infractions les plus graves du code pénal, à savoir un assassinat, et encourez une peine privative de liberté de dix ans au moins.

Brad interrogea du regard son avocate, commise d'office. Elle fronçait les sourcils, ce qui n'était pas bon signe. Elle lui avait expliqué qu'elle ferait tout pour éviter la qualification d'assassinat. Mais elle ne pouvait pas plaider la responsabilité restreinte. Les psychiatres avaient été formels dans leur rapport : Brad était sain d'esprit et s'il avait commis le crime dont on l'accusait, il possédait la faculté d'apprécier le caractère illicite de son acte. Il ne pouvait pas non plus bénéficier de circonstances atténuantes. Son crime était particulièrement odieux. D'après le rapport du médecin légiste la victime avait dû souffrir et avait eu le temps de se voir mourir. Son avocate lui avait dit qu'elle plaiderait le crime passionnel, ce qui ne diminuerait que très légèrement sa responsabilité pénale. Elle serait satisfaite si elle pouvait obtenir une peine privative de liberté de dix ans. Elle lui avait ensuite expliqué que le code pénal suisse prévoyait une expulsion obligatoire pour les étrangers ayant commis des infractions en Suisse et que s'il était condamné pour meurtre, même passionnel, il serait probablement expulsé pour la durée maximale prévue, c'est-à-dire quinze ans.

Le président demanda à l'accusé s'il souhaitait ajouter quelque chose. Brad ne répondit pas. Quitter le campement de Gensonnex, devenir musicien professionnel et vivre aux côtés de Dana. Tout ce qu'il avait espéré s'écroulait. Il pria pour Alma.

AU BORD DU GOUFFRE

Augustin Leroy marchait en direction du parlement, il remontait la rue pavée qui menait au cœur de la Vieille-Ville. Arrivé en haut de la rue, sa progression fut ralentie par un attroupement de gens qui manifestaient devant les marches de l'entrée du Palais de justice, en brandissant des panneaux sur lesquels on pouvait lire « Pas de paix sans justice », « Injustice anywhere is a threat to justice everywhere ».

Au même moment, Jacques Piémont s'approcha de lui :

- Encore une manif ! dit-il en guise de salutations, cette fois c'est pour critiquer notre justice qui est pourtant déjà débordée dans ce chaos quotidien. Ce Fraco vient d'être condamné à dix-huit ans de prison ferme dans l'affaire de la jeune Tzigane retrouvée morte au barrage de Chenebois.
- Oui, encore un pauvre criminel victime d'une enquête bâclée, ajouta Augustin d'un air moqueur. Ce n'est pas parce qu'on est pauvre qu'on est innocent.
- Qu'est-ce qu'ils sont naïfs ces idéalistes !

Après s'être jeté un regard complice, les deux hommes poursuivirent leur chemin. Jacques regarda sa montre :

- La séance du Grand Conseil commence dans dix minutes.

Quelques mètres plus loin, Augustin dit :

- Tu sais que cette fille assassinée travaillait pour Vincent Bertau à l'Inside Bar.
- Je te l'ai toujours dit, il était peu recommandable ce type. Je n'ai d'ailleurs jamais compris pourquoi tu t'en étais rapproché. Enfin, maintenant qu'il est mort, paix à son âme, on meurt comme on vit.
- Je n'ai jamais été proche de lui.

Jacques sourit.

- Tu penses qu'il a pu être mêlé à la mort de cette fille ?
- Non, je n'irais pas jusque-là. T'es-tu rendu à son enterrement ?
- Non, et toi ?
- Non non, bien sûr que non.

Ils firent quelques pas en silence et, à l'angle de la rue des Palefreniers, ils tombèrent sur une autre manifestation, qui réunissait des centaines de personnes et qui les empêcha de continuer leur chemin. Sur les banderoles, ils lurent « Grève énergétique », « Pas de pétrole, pas de bol » ou encore « Sans mazout, c'est le souk ! ».

Jacques dit à son ami :

- C'est très inquiétant cette pénurie de carburant qui perdure. Nous entrons dans une ère d'une grande instabilité.

Augustin n'eut pas le temps de répondre. Des bruits d'explosion se firent entendre. Les passants autour d'eux se mirent à courir dans tous les sens. Les deux hommes échangèrent un regard paniqué. Puis ils jouèrent des coudes pour se frayer un passage. Ils se perdirent un moment de vue, puis se retrouvèrent dans la cour de l'Hôtel de Ville, haletants. Le gardien sortit de sa loge et courut vers eux. Ces derniers s'indignèrent de la passivité de la police. L'homme abonda dans leur sens et fut félicité pour la finesse de son analyse. Puis Jacques et Augustin prirent la direction de la rampe qui menait à la salle du Grand Conseil.

- C'est quoi déjà, le premier point à l'ordre du jour ? demanda Augustin.

COUP DE GRÂCE

Dominique Bidaux était rentrée à pied du palais de justice. Bien qu'exténuée par les derniers jours du procès, elle avait préféré s'éviter le stress supplémentaire que lui aurait infligé un trajet en bus, les transports en commun étant devenu impraticables aux heures de pointe. C'était une belle fin de journée de septembre, bien qu'on se serait plutôt cru au cœur de l'été. Plusieurs fois, elle dut s'arrêter pour reprendre son souffle et éponger son front qui suait.

Quand elle passa la porte de son immeuble, la relative fraîcheur du hall d'entrée lui fit du bien et elle s'assit un instant sur les marches en pierre de l'escalier. Son regard s'arrêta sur le casier des boîtes aux lettres et constata que seule la sienne débordait de publicités et de courriers.

Avec un soupir, elle se leva et prit pêle-mêle le contenu de la boîte. En montant l'escalier, elle commença à parcourir les enveloppes les unes après les autres. Entre le troisième et le quatrième étage, elle dut s'arrêter. Le sang battait dans ses tempes, elle redouta un début de migraine. Elle prendrait un anxiolytique une fois arrivée chez elle. Encouragée par cette perspective, elle se remit en marche. Arrivée sur le pas de la porte, une enveloppe retint son attention, il lui sembla reconnaître l'écriture d'Anne Meyer. Après avoir ouvert les trois verrous de la porte de son appartement, elle jeta le paquet de lettres en vrac sur la petite table de l'entrée et, tout en déchirant l'énigmatique enveloppe, se dirigea vers son canapé et s'y laissa tomber.

L'enveloppe contenait une lettre dactylographiée de plusieurs pages, signée Anne Meyer. Intriguée, Dominique lut :

« Dominique, après plusieurs mois d'intenses recherches menées entre la Suisse et la France, je te prie de trouver ici ma version de l'assassinat de Dana Cozca, affreux féminicide que tu n'as pas su punir de façon adéquate alors que c'en était ta responsabilité. Tu es dorénavant coupable d'une erreur judiciaire qui éclabousse toute la justice genevoise et cela

même dans le contexte chahuté par la pénurie de pétrole ». La respiration de Dominique se bloqua.

- La salope ! lâcha-t-elle les dents serrées.

Elle se leva péniblement pour se rendre à la salle-de-bain et avaler deux cachets d'anxiolytiques. Le visage que lui renvoya le miroir lui fit peur. Toutes ces rides, toutes ces cernes. Elle retourna s'asseoir dans le canapé et reprit sa lecture :

« Mon intuition est la suivante. Brad Fraco est innocent et Vincent Bertau et son acolyte Albert Malasicura sont impliqués. Il y a trop de coïncidences inexplicables et la psychologie des protagonistes n'a pas été prise en compte. Tout d'abord, Vincent Bertau. Personnage aux multiples vies, prêt à tout pour grimper dans l'échelle sociale, ce qu'il avait en partie réussi en devenant un homme important, une personnalité publique incontournable. Il portait d'ailleurs les stigmates de son ambition, la grosse Rolex au poignet, cadeau d'un ancien collègue trader, du temps où il était dans la finance. Le savais-tu qu'il avait fait fortune dans la finance ? Quelle revanche pour cet enfant du quartier de l'Ariane, dans la banlieue de Nice. Son adolescence est jonchée d'histoires de rackets, de vols, de bastons entre bandes rivales. Et son parcours est éloquent. Il arrête le lycée à seize ans pour se lancer dans le business lucratif des livraisons. Quelques années plus tard, il rencontre des gens de Marseille qui ont monté un cercle de jeux dans lequel Vincent investit ses économies. Cette activité connaît dans un premier temps un certain succès, se développant dans tout le pays et lui permettant de rencontrer des personnes influentes et riches, comme ce trader de matières premières avec qui il essaie d'exporter le modèle français en Suisse. Mais les choses ne se passent pas comme il l'espérait. Son père ne l'accueille pas en fils prodigue et un grave accident de moto le plonge plusieurs mois dans le coma. Selon mes investigations, ces virées à moto avaient pour but de ramener dans des sacs à dos l'argent récolté par le cercle de jeux français pour le placer à l'Union des Crédits Suisses. Déjà à l'époque, Vincent est passé entre les mailles du filet : on n'a pas retrouvé

l'argent sur les lieux de l'accident. Pour moi, c'est son ami trader avec lequel il faisait habituellement ces virées, qui a emporté l'argent et quitté les lieux avant l'arrivée de la police. C'est à sa sortie d'hôpital qu'il fait la connaissance d'un gars dans la sécurité privée, un ancien des services secrets. Un certain Albert Malasicura, cela te dit quelque chose ? Albert a lui aussi un passé édifiant. D'abord caporal dans l'armée, puis gendarme, il entre aux renseignements fédéraux, en plein scandale des fiches, auquel a succédé une vague de démissions, ce qui facilite son embauche. Mais il n'y reste pas longtemps. Non seulement il ne suit pas les instructions, mais il semble qu'Albert ait falsifié un rapport et modifié le taux d'alcoolémie d'un collègue pour lui éviter une suspension de service. En tout cas, il est accusé de faute grave. De retour à Genève, alors que le chômage le pousse à effectuer des missions de sécurité privée, il rencontre Bertau qui est devenu gérant d'un bar à cocktails, grâce, semble-t-il, à une relation intéressée avec la fille de l'ancien patron ».

Dominique fit une pause. Vu sous cet angle, elle devait admettre que les deux hommes faisaient de parfaits candidats pour un homicide, au minimum par négligence.

Elle se leva et alla se servir un verre dans la cuisine. Elle hésita entre une vodka ou un verre de vin. Elle opta pour ce dernier, elle voulait rester raisonnable pour lire la suite de la lettre. Elle retourna s'asseoir et reprit sa lecture : « Il semble que c'est Albert qui présente à Vincent Dana Cozca, que Vincent l'engage comme serveuse, au noir, bien sûr en totale infraction de la loi sur le travail, mais probablement sans savoir qu'elle est d'origine rom. S'il l'avait su, il ne l'aurait sûrement pas engagée, on se souvient des nombreux discours racistes et violents qu'il tenait à l'encontre des Roms et qui étaient une des rengaines du Parti de la liberté au parlement. Puis est déposé au Grand Conseil ce fameux projet de loi sur le déclassement d'un terrain à Collière, pour permettre la réalisation d'un projet de centre d'accueil pour les Roms de passage. J'ai visionné les images enregistrées par Léman Télévision ce fameux 22 mai, date de la mort de

Dana et du vote du déclassement. Malheureusement, je n'y ai rien vu de précis mais Bertau était hors de lui ce soir-là. Était-ce parce qu'il s'apprêtait à tuer sa serveuse ? Et il y avait Brad Fraco dans la tribune, il connaissait donc les enjeux du vote. Est-ce que Dana était aussi au courant ? Est-ce qu'elle faisait chanter Bertau pour qu'il fasse voter le Parti de la liberté en faveur du projet de loi et il ne l'a pas fait ? Était-ce pour cela que Dana, mettant sa menace à exécution a essayé de m'appeler ? Je suis convaincue qu'il y a un lien, mais jusqu'ici je n'ai pas réussi à le trouver. S'il y a eu chantage, quel pouvait bien en être l'objet ? Quelque chose d'assez grave pour décider Vincent Bertau ou Albert Malasicura à faire disparaître la jeune femme ? Ont-ils agi de façon préméditée ou ont-ils perdu le contrôle à un moment donné et agi de façon impulsive ? Lequel des deux a tenu le couteau ? Ces questions me hantent ! D'ailleurs, je me pose les mêmes questions quant à l'agression au parlement de ce pauvre type qu'on appelait le Choreute. Lequel des deux l'a tabassé dans les couloirs ? Là aussi, la justice a failli, elle n'a pas écouté ce pauvre vieux et a classé sa plainte sans suite. » Les mains de Dominique tremblaient. Elle ne se souvenait même plus d'avoir lu le compte-rendu du dépôt de plainte du Choreute. Elle retourna dans la salle de bains. Cette fois, elle coupa le comprimé d'anxiolytique en deux et ne prit qu'une moitié.

Lasse, elle reprit sa lecture, elle était presque au bout.

« Je ne suis toutefois que journaliste. C'était à toi, Procureure générale, de suivre toutes les pistes pour arrêter le bon coupable. Tu aurais pu interpréter les indices différemment : le téléphone de Dana a pu être mis sciemment au campement rom de Gensonnex pour attirer les soupçons sur la communauté. Le mouchoir taché de sang peut aussi avoir été déposé chez le jeune Rom pour l'incriminer. Et vous n'avez même pas été capables de trouver l'arme du crime ! Bref, tu es à l'origine d'une grave erreur judiciaire et j'ai l'intention de faire tout ce qui est en mon pouvoir pour que la vérité éclate enfin. »

Il n'y avait pas de formule de politesse, seulement la signature d'Anne. Dominique, la gorge nouée, retourna plusieurs fois la dernière page comme pour s'assurer qu'elle avait bien tout lu. Puis, elle se leva, se servit une rasade de vodka bien glacée et retourna dans le salon. Elle but le verre cul-sec avant de se coucher lentement sur le canapé et de poser un de ses avant-bras sur ses yeux tout en laissant pendre son autre bras le long du canapé, tenant toujours dans sa main inerte la lettre d'Anne. Elle ne put retenir plus longtemps ses sanglots.

LUEUR D'ESPOIR

Catherine Piguet et Anne Meyer étaient installées dans des fauteuils face à face. Il y avait encore des techniciens qui s'affairaient sur le plateau alors que l'émission allait bientôt commencer. La voix d'un homme se détacha du brouhaha. Le régisseur, en indiquant de la main les chiffres, lança le décompte :

- À l'antenne dans cinq, quatre, trois...

Le plateau se vida et le public se tut. Anne Meyer prit la parole :

- Mesdames et Messieurs, bonsoir, je vous souhaite la bienvenue dans notre nouvelle émission en direct *Les élections à chaud*. Je vais interviewer, dans un long format, toutes les candidates et les candidats pour que vous puissiez faire leur connaissance et vous forger votre propre opinion. Pour cette grande première, je suis très heureuse d'accueillir la députée Catherine Piguet qui est la première candidate déclarée au gouvernement et qui va inaugurer cette nouvelle émission.

Puis, se tournant vers Catherine :

- Madame la députée, bienvenue. J'ai beaucoup de questions à vous poser. Commençons tout de suite si vous le voulez bien.
- Bonjour Madame Meyer, merci de votre invitation, et je salue les citoyennes et citoyens genevois qui nous regardent.
- Tout d'abord, une question d'actualité. Vous avez annoncé cette semaine la fusion de tous les partis de gauche au sein d'une même coalition, sociale et écologique, *Avenir*. Pouvez-vous nous présenter cette nouvelle formation politique ?
- Oui, avec plaisir. Cette mise en commun des forces de gauche est née du constat que ce sont nos conditions mêmes de subsistance qui sont en jeu. Jusqu'à récemment, on a encore cru au mythe prométhéen.
- C'est-à-dire ?

- Depuis que Prométhée a dérobé le feu sacré de l'Olympe pour lui en faire don, l'être humain croit en la technique toute puissante. Il a toujours pensé qu'elle pourrait résoudre tous ses problèmes. Or, aujourd'hui, avec l'échec de la refluidification du pétrole, force est de constater que non seulement la technique ne va pas nous aider, mais qu'elle nous précipite au contraire dans le chaos.
- Oui, l'actualité est inquiétante. Vous pensez que les choses vont se dégrader encore, alors que dites-vous aux gens qui n'en peuvent déjà plus de la marche et des transports publics bondés ? De ce quotidien fait de privations et de menaces en tous genres ?
- Je leur dis que le monde ne sera plus jamais comme avant, qu'il est terminé le temps des déplacements faciles. Nous devons nous libérer de notre dépendance au pétrole, au gaz et au charbon. C'est indispensable si on espère un avenir durable et pacifique. La première action du mouvement *Avenir* est de demander une personnalité juridique pour la nature, pour les fleuves – le Rhône par exemple –, le glacier d'Aletsch, pour tous les lieux naturels d'intérêt. Ils auront dès lors des droits, et les crimes qui ont été commis contre eux seront poursuivis d'office, comme le sont ceux contre les personnes.
- Le débat s'annonce passionnant.
- La nature ne pourra plus être exploitée en toute impunité. Cette action va se faire de façon coordonnée dans toute la Suisse.
- Est-ce qu'on peut dire que la création du mouvement *Avenir* tombe à pic pour vous ? Ce sera un bon tremplin pour votre élection au Conseil d'État ?

Catherine hésita avant de répondre :

- Vous faites votre métier et c'est nécessaire d'avoir des médias libres et indépendants, mais pour une fois, comme citoyenne, ne pourriez-vous pas vous rendre compte du mal que vous faites à toujours abaisser les débats !
- Qu'entendez-vous par-là ?

- *Avenir* présentera plusieurs candidats et candidates au Conseil d'État et le peuple choisira.
- Très bien. Vous êtes avec nous ce soir pour que les Genevoises et les Genevois vous connaissent mieux, y compris sur un plan plus personnel. On dit que vous venez d'accueillir une petite orpheline au sein dans votre famille ?
- Je ne pensais pas parler d'elle ce soir, mais oui, elle est là dans le public. Notre famille s'est agrandie.

La caméra se tourna vers Alma. L'enfant, assise sur les genoux de Marius, tenait la main de Louis. Son visage apparut en gros plan sur les écrans entourant le plateau. La petite eut un sourire amusé et agita sa main pour saluer Catherine.

Quand la caméra revint sur Anne, cette dernière dit :

- Très touchante cette photo de famille, mais n'est-ce pas la petite orpheline que la police a trouvée dans le campement rom suite à l'assassinat de sa maman ?

Après avoir regardé en direction de sa famille et constaté que Marius commentait à Alma ce qu'il se passait, Catherine, rassurée, répondit :

- Je vous demande de respecter ma vie privée.
- D'accord, mais il y a eu une manifestation en soutien au jeune Brad Fraco qui a été condamné à une lourde peine. Comment vivez-vous tout cela ?
- C'est compliqué, mais j'essaie de m'en tenir à mes valeurs. Cette affaire est du ressort de la justice, je ne me prononcerai pas. A propos de justice, notre programme demande de créer de nouvelles filières spécialisées dans l'environnement, dans la santé publique et dans l'énergie, pour mieux répondre aux enjeux essentiels de notre époque.

Anne reprit :

- Mais comment comptez-vous vous y prendre ? Il n'y a déjà pas assez de moyens dans la police et la justice aujourd'hui.
- Nous devons répartir différemment les moyens de l'État si nous voulons sortir de cette crise sans précédent.

Avenir propose, par exemple, la mise en place d'un revenu de base universel.

- Parlons-en ! Comment pensez-vous le financer ?
- Les moyens existent, les activités de négoce dans le gaz et le charbon font des profits record avec l'explosion du prix du pétrole. Les pollueurs doivent payer et l'État doit les poursuivre. C'est d'ailleurs ce qui se passe en Europe actuellement, ce qui prouve bien que le mouvement est général. Et enfin, la production doit être adaptée pour éviter la consommation futile des plus riches. Combien d'argent récupérerions-nous par ce biais ?
- Ne pensez-vous pas que la démocratie a atteint les limites de sa capacité de redistribution ?
- Non, au contraire. Je suis très attachée à la démocratie et je pense que c'est le moins mauvais des systèmes politiques. Mais il faut le revoir, pour sortir de ce cycle infernal des élections qui poussent les responsables à adopter des visions à court-terme. Je propose d'étudier le système de la Boulè des Grecs anciens, cette assemblée législative composée de députés tirés au sort.
- Mais c'est une véritable révolution que vous nous annoncez ! D'ailleurs, Madame la candidate, il y a des centaines de réactions sur la page de notre émission, dit Anne en regardant sa tablette.
- Je comprends l'inquiétude des téléspectatrices et des téléspectateurs. Mais qu'elles et qu'ils se rassurent, nous allons développer les points dont je vous ai parlé pendant la campagne.
- C'est un programme ambitieux que vous nous avez dévoilé ce soir, Madame la candidate à la candidature, merci de nous avoir accordé cette interview exclusive. Le mot de la fin ?
- Nous allons agir, il ne sert à rien de se morfondre dans son coin mais au contraire, il faut célébrer la vie ! *Avenir* invite tous les habitantes et habitants du canton à venir à notre grand bal pour fêter le lancement de ma campagne demain soir au Parc des Bastions.

- C'est noté, merci Madame Piguet.

Alma se leva et applaudit.

- Bravo ! Bravo !

Un rire parcourut le public, qui, mu par l'enthousiasme de l'enfant, se leva à son tour et applaudit.

Ô TEMPS SUSPENDS TON VOL

Le majordome accueillit Augustin Leroy sur le perron de la propriété *La Belle-Vue*. Il lui prit sa valise.

- Madame est là ? demanda Augustin.
- Madame est à la salle de fitness, son coach est avec elle. Elle m'a prié de vous dire de ne pas la déranger.
- Je monte dans ma chambre, dit Augustin, pouvez-vous m'apporter mon whisky ?
- Bien Monsieur.

Augustin posa les fleurs qu'il avait à la main sur le fauteuil de l'entrée, un Le Corbusier qui avait remplacé le vieux Louis-Philippe de son enfance. Après une hésitation, il les tendit au majordome :

- Jetez-les, elles sont déjà fanées de toute façon.

Augustin monta le grand escalier du hall central. Les marches ne craquaient plus depuis qu'il avait été refait, juste avant qu'Augustin emménage avec sa famille dans la maison. Il n'était plus en acajou non plus, mais en béton lissé.

Arrivé dans la suite parentale, il dénoua sa cravate et ouvrit son gilet. Il jeta sa veste sur le lit. « Madame est à la salle de fitness avec son coach... ». Augustin ne voulait pas y penser. Ce bellâtre de vingt ans son cadet semblait être de plus en plus souvent là.

Son téléphone sonna, c'était le maire de Colière. Depuis que l'AGAR s'était emparée dans un scandale financier et avait renoncé à acheter le terrain, il se démenait pour trouver une solution. Et il y était arrivé. Le conseil municipal avait accepté la proposition de construire une université privée russe.

- Pour la commune, c'est plutôt une bonne nouvelle. Fiscalement ce sera très intéressant, commenta le maire.
- J'en suis ravi, mon cher.

Augustin raccrocha. Il venait de se rappeler que Stan avait eu un enfant, un garçon. Il demanderait à sa secrétaire de lui envoyer un cadeau.

On frappa à la porte :

- Entrez.

- Votre whisky Monsieur.

Le majordome posa le verre sur le guéridon et sortit.

Augustin le saisit et se posta devant la grande fenêtre qui donnait sur le jardin, qui descendait jusqu'au lac. Son fils jouait au football avec sa gouvernante. Il tirait des penalties et la pauvre femme essayait de défendre le but grandeur nature qu'Augustin avait accepté d'acheter, vaincu par les demandes incessantes de son fils.

Il but son whisky cul sec.

Le monde était peut-être sur le point de s'écrouler comme le disaient les journaux, mais lui, il se sentait bien. Le seul indice, qui peut-être pouvait laisser penser qu'un grand bouleversement allait survenir, était cette pompe qu'il avait fait installer pour arroser le jardin et le court de tennis avec l'eau du lac. D'ailleurs, il allait demander un devis pour un revêtement synthétique, ce n'était plus possible de lisser la terre battue tant elle craquelait à cause de la sécheresse.

Il ouvrit la fenêtre et appela son fils.

- Coucou mon fils chéri, je suis de retour.
- Regarde comme je joue bien ! lui cria l'enfant.

Augustin huma l'air, il aimait ce léger relent de vase qui se dégageait du lac. Son fils hériterait un jour de la propriété. Il avait su conserver le patrimoine des Leroy pour le lui transmettre. Il en avait même augmenté la valeur avec la vente du terrain et les placements boursiers qu'il avait faits.

Il prit le journal du jour qui avait été posé avec le courrier sur le petit bureau d'angle. Il s'installa dans le récamier. La une traitait du scandale qui secouait la République. La procureure générale avait été retrouvée chez elle dans un coma éthylique, après que la police eut enfoncé la porte de son appartement. Un collègue magistrat, ne la voyant pas venir à une audience, avait donné l'alerte. Le malaise de la procureure, pour la journaliste Anne Meyer qui avait signé l'article, était le signe que la machine judiciaire était à bout. Le nombre d'affaires en cours de traitement n'avait jamais

été aussi élevé dans toute l'histoire de la justice genevoise et la prison contenait cinq fois plus de détenus que ce pour quoi elle avait été construite.

Augustin posa le journal sur sa poitrine et ferma les yeux. C'était étonnant que les bourses continuent de monter.

LES PERSONNAGES

Dana Cozca: jeune femme originaire de Cluj-Napoca en Roumanie. Dana Cozca habite avec sa fille Alma et d'autres membres de sa famille dans le campement rom de Gensonnex. Pour gagner sa vie, elle danse dans la rue, accompagnée de son ami d'enfance Brad Fraco. Et occasionnellement, elle mendie.

Vincent Bertau: homme d'une quarantaine d'années, originaire d'un quartier défavorisé près de Nice. Vincent Bertau est le fondateur du tout récent Parti de la liberté, grâce auquel il a été élu député au parlement. Il est également le gérant de l'*Inside Bar*.

Albert Malasicura: ancien policier reconverti dans la sécurité privée. Albert Malasicura est l'homme à tout faire de Vincent Bertau. Il a aussi été élu député sur la liste du Parti de la liberté.

Augustin Leroy: quinquagénaire, principal associé de la banque Leroy & Leroy. Il est député du *Parti de la République*, parti historique de la droite genevoise.

Madeleine Leroy: femme âgée et malade, mère d'Augustin Leroy. Toute sa vie, Madeleine Leroy a été active dans les bonnes œuvres et est à l'origine d'un projet de résidence pour les plus nécessiteux qu'elle aurait souhaité voir se réaliser avant sa mort.

Stanislas Vyskocha: ami russe de Vincent Bertau. Stanislas Vyskocha est le directeur d'une société de trading basée à Genève qui négocie le pétrole issu des gisements russes appartenant à son père. Il prévoit de sortir du négoce du pétrole et de recentrer ses activités autour de la fondation Vyskocha.

Brad Fraco: ami d'enfance de Dana. Brad Fraco vit dans le campement rom de Gensonnex. Il accompagne Dana dans ses spectacles de rue avec une zurna, flûte traditionnelle d'Europe de l'Est. Il souhaite devenir musicien professionnel.

Jacques Piémont: chef du groupe des députés du *Parti de la République*. Jacques Piémont est un avocat reconnu de la place et ami de longue date d'Augustin Leroy.

Catherine Piguet: femme de conviction. Catherine Piguet représente la relève du parti politique la Ligue de gauche. Elle dirige le centre L'Espérance, lieu d'accueil pour les personnes sans-abri.

Le pasteur Favre: pasteur de la commune de Colière où demeure la famille Leroy. Le pasteur Favre accompagne et conseille Madeleine Leroy dans ses activités sociales depuis de nombreuses années.

Anne Meyer: journaliste politique pour *Léman Télévision*, chaîne locale d'information.

Alma Cozca: fille de Dana Cozca.

Louis Piguet: fils de Catherine Piguet.

Le Choreute: scrutateur de la démocratie et spectateur assidu du Grand Conseil.

Hans Schmidt: inspecteur de la police judiciaire bientôt à la retraite.

Océane Müller: jeune inspectrice de la police judiciaire.

ElonSmug : entrepreneur et milliardaire texan, qui a notamment mis au point un processus appelé « refluidification » qui capte le dioxyde de carbone de l'atmosphère pour le réinjecter sous forme liquide dans des puits de pétrole existants. Il est aussi à l'origine d'un autre projet qui consiste à utiliser les bactéries *Alcanivorax* qui se nourrissent d'hydrocarbures pour biorémédier aux marées noires.

Achevé d'imprimer en septembre 2024

Texte : Evans & Jansen

Mise en page : LaFabrique, Genève (Suisse)

Impression : Quarto D'Altino, Venise (Italie)

Éditions : Moins De Cent, Genève (Suisse)

ISBN : ISBN 978-2-9701788-1-1